

LES DEUX DIANE
(1865)

PAUL MEURICE

Les deux Diane

drame en cinq actes et huit tableaux

LE JOYEUX ROGER

2016

Cette édition a été établie à partir de celle de la Librairie internationale, A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie, éditeurs, 15 boulevard Montmartre, 15, Paris, 1865. (Nouvelle bibliothèque dramatique).

Nous en avons respecté l'orthographe.

ISBN : 978-2-924529-45-4

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal
lejoyeuxroger@gmail.com

Au sujet du drame LES DEUX DIANE, M. Alexandre Dumas a écrit à M. Paul Meurice la lettre suivante :

Mon cher Meurice,

Un jour vous m'empruntâtes mon nom pour vous rendre un service que ne pouvait vous rendre ma bourse ; je vous le donnai avec pleine confiance, presque avec orgueil, car vous êtes un de ces hommes rares comme poète et comme prosateur dont, les yeux fermés, les premiers d'entre nous peuvent signer les productions.

Vous fîtes sous mon nom les Deux Diane.

L'ouvrage eut du succès, autant, plus peut-être, que si je l'eusse fait moi-même.

Mais, au moment où je vendis mes livres à Lévy, je prévins Parfait et Lévy que le roman des Deux Diane, vous appartenant en entier, devait disparaître de ma collection. Absent depuis cinq ans bientôt de la France, je n'ai pu rappeler cette circonstance au souvenir de mes deux amis ; de sorte que le livre a été réimprimé comme étant de moi, quoiqu'il soit de vous.

Aujourd'hui que votre intention est de faire un drame de ce livre, je dois déclarer sur l'honneur que je ne suis pour rien dans sa composition, et que même, pour mettre ma conscience à couvert, et peut-être aussi pour me ménager des regrets le jour où je devrais vous le vendre, je ne l'ai jamais lu.

Seulement je puis affirmer qu'à toute personne qui m'a fait compliment sur les Deux Diane j'ai raconté la petite anecdote que je consigne ici comme un fait ayant valeur de renonciation à toute propriété sur ce livre, une fois révolu le traité de Lévy, qui l'a réimprimé par erreur.

Je désire, mon bon et cher Paul, que cette lettre soit rendue publique, afin que l'on puisse apprécier l'étendue de l'amitié qui nous lie, puisque tout nous a été commun jusqu'au nom, et qu'on sache en même temps combien a été grande votre délicatesse, qui, après avoir gardé le silence lors de la réimpression des

Deux Diane, a cru encore avoir besoin de mon autorisation pour disposer d'un bien qui ne m'appartenait point.

Quant au drame, faites ce que vous voudrez. Je renonce à tout droit sur lui, n'y ayant aucun droit.

Quant au livre, il me ferait plaisir qu'à la nouvelle édition que Lévy fera des Deux Diane, il mît votre nom près du mien, jusqu'au moment où la propriété vous reviendra, laissant la place à votre nom seul. À moins cependant que, ce jour-là, vous ne soyez heureux de rester près de moi, comme je suis heureux et fier de rester près de vous.

Mais, en tout cas, cette lettre devra servir de préface à la première édition.

Faites votre drame, mon ami, et ayez un beau succès, comme vous en avez eu un dans Benvenuto Cellini, et puissiez-vous dire de moi ce que je dis de vous : Âme poétique et cœur loyal, je t'aime !

ALEXANDRE DUMAS.

À *Alexandre Dumas*,
PAUL MEURICE

PERSONNAGES

Martin-Guerre	MM. Mélingue
Henri II	Clément-Just
Gabriel	Régnier
Arnauld du Thil	Faille
Pierre Peuquoy	Boutin
Jean Peuquoy	Berret
Jack Tobin	Hoster
Le Connétable	Machanette
Montgomery	Adler
Pillemiche	Thuilly
Coligny	Richer
Le gouverneur du Châtelet	Desormes
Un sergent	Lavergne
Diane de Poitiers	M ^{mes} Louise Périga
Diane de France	A. Manvoy
Macette	Eudoxie Laurent
Babette	Leprévost
Un page	Clara

Représenté pour la première fois à Paris,
sur le théâtre de l'Ambigu, le mercredi 8 mars 1865.

Direction de M. de Chilly.

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Le Mail à Paris. Promenade-terrace plantée d'arbres ; autour règne une balustrade de pierre. À droite, hôtel seigneurial, avec grand escalier extérieur. À gauche, porte du premier étage d'une taverne. En contre-bas de la promenade est censée la rue ; deux escaliers y descendent à gauche et au fond.

Scène I

Un crieur, puis Pillemiche et Macette.

Au lever du rideau, rumeurs et cris lointains de la foule.

Vive le roi ! vive le Dauphin ! vive la reine d'Écosse !

LA VOIX DU CRIEUR, dans la rue Basse

Aujourd'hui, grande fête du mariage de monseigneur le Dauphin avec madame la reine d'Écosse, Marie Stuart. À deux heures, aux Tournelles, joute et tournoi tenu contre tous assaillants par notre bon sire Henri II. – Aujourd'hui, grande fête... (La voix du crieur se perd dans l'éloignement.)

PILLEMICHE, accourant

Macette ! Macette ! Macette !

MACETTE, sortant de l'hôtellerie

Pillemiche ! eh ! qu'est-ce que c'est ? Voilà huit jours que vous n'êtes venu, et vous m'arrivez comme si vous vouliez prendre d'assaut mon auberge...

PILLEMICHE

Macette, j'ai été un peu souffrant ; toujours mes pauvres nerfs !

MACETTE

Vous êtes bien le soudard le plus délicat !

PILLEMICHE

Mais j'accours pour vous annoncer... Devinez qui je viens de voir.

MACETTE

Qui ?... Ah ! serait-ce Martin-Guerre ?

PILLEMICHE

Martin-Guerre en personne ! à deux pas du Mail, là, au bout de la rue Saint-Antoine.

MACETTE

Martin-Guerre arrivé d'Italie ! mais quoi ! sans son jeune seigneur ? Voyez, tout est fermé à l'hôtel d'Exmès.

PILLEMICHE

M. d'Exmès ne reviendra sans doute qu'avec M. de Guise. Mais je suis sûr d'avoir vu Martin-Guerre. Et pourtant je dois dire que je lui ai trouvé une mine... une mine extraordinaire : lui si simple et si tranquille, il marchait la tête haute, l'œil fringant, le jarret tendu. Il avait l'air d'un capitain.

MACETTE

Ah ! on dit bien que ces Italiennes feraient d'un saint un possédé. Mais Martin-Guerre un capitain ! vous ne lui avez pas parlé, Pillemiche ?

PILLEMICHE

Non, je l'ai perdu dans le flot de la foule. Mais, allez ! c'était bien lui, ou le diable a pris sa figure.

MACETTE

Oh ! après un an d'absence, je le reverrais donc, ce bon, ce cher Martin-Guerre !... Mais non, au fait, je le déteste, cet ingrat ! ce scélérat !

PILLEMICHE

Moi, j'aimerais assez que vous le haïssiez, tavernière de mon cœur.

MACETTE

Comment ! il revient, et sa première visite n'est pas pour son amie, sa parente, pour celle qui lui a engagé son cœur et à qui il a engagé sa foi !

PILLEMICHE

Oh ! croyez-vous, Macette, que Martin-Guerre vous ait engagé... Je connais l'homme. Je n'ai pas fait avec lui cette dernière campagne d'Italie, parce que je craignais... les moustiques. Mais j'ai été quatre ans à ses côtés dans de furieuses guerres, et je me

figure qu'il doit être devant les femmes comme il est devant les boulets : il pense à autre chose.

MACETTE

Oui, oui, à je ne sais quoi qu'il prétend avoir à faire, le cachotier ! Ah ! mais s'il retourne encore se battre pas trop loin, cette fois, je l'accompagne.

PILLEMICHE, riant

Comme hôtelière ?

MACETTE

Eh ! oui, dans les vivres, – et je ne le perds pas de vue.

PILLEMICHE

Vous tenez terriblement à lui, Macette ?

MACETTE

Ah ! dame ! c'est tout de même un fier homme, quoique si doux. Savez-vous qu'il est fils de grand seigneur, et le propre frère du jeune vicomte d'Exmès, – frère du côté gauche, s'entend. Il s'appelle Martin-Guerre d'un nom de métairie, mais sa mère était une Peuquoy, comme moi ; une belle et bonne femme...

PILLEMICHE

Comme vous.

MACETTE

Taisez-vous donc !... Quant au père, on n'en parle pas. Je crois qu'un beau soir il a disparu, et feu mon père, à moi, devait savoir là-dessus des choses... Mais mon père était un caractère dans mon genre, pas bavard, pas indiscret, et j'ai eu beau le questionner, je n'en ai jamais rien tiré. Mais vous voyez que j'ai eu mes raisons pour m'attacher à Martin-Guerre, et, si on me l'enlevait... Ah ! mon Dieu !...

PILLEMICHE

Qu'est-ce qui vous prend ?

MACETTE

Martin-Guerre est peut-être bien en cachette à Paris depuis plusieurs jours !

PILLEMICHE

Comment ?

MACETTE

La semaine dernière, il m'est arrivé de Picardie des parents à lui et à moi, des Peuquoy, un oncle, un cousin, une cousine, une jeune cousine ! Ils venaient pour les fêtes des noces du Dauphin. Dans le commencement, ils m'ont beaucoup parlé de Martin-Guerre, et puis ils ne m'en parlent plus du tout. Est-ce que par hasard ?... Eh ! tenez, les voilà.

PILLEMICHE

Bonne figures !

Scène II

Les précédents, Pierre Peuquoy, Jean Peuquoy, Babette.

JEAN PEUQUOY

Il n'arrive pas.

PIERRE PEUQUOY

Sortons sans lui.

BABETTE

Oh ! non, il faut l'attendre. – Chut ! Macette !

MACETTE

Mes amis, je vous présente un compagnon d'armes de Martin-Guerre.

BABETTE

De Martin-Guerre ! (Bas à Jean.) Attention !

PIERRE

Oh ! un soldat !

MACETTE

Pillemiche, je vous présente...

JEAN, l'interrompant

Le cousin Jean Peuquoy, de Saint-Quentin, tisserand depuis deux cent vingt-cinq ans (de père en fils, bien entendu), à la *Navette d'Or*, rue des Filandières, sur les fossés. Ma petite sœur Babette Peuquoy. – Mon oncle...

PIERRE

Non ! ne me présente pas, moi, à ce Français.

JEAN

Comme vous voudrez. Maintenant une poignée de main, mon camarade.

PILLEMICHE, riant

Votre camarade ?

JEAN

Eh ! mais oui ; tel que vous me voyez, je suis porte-étendard dans la garde bourgeoise, compagnie de l'arc.

PILLEMICHE

Et vous tirez... aux moineaux ?

JEAN

En attendant, l'ami, que je tire aux ennemis.

PILLEMICHE

Vous ?

JEAN

Moi. Je viens de recevoir des lettres de Saint-Quentin, et il paraîtrait que l'Espagnol et l'Anglais, qui tiennent la campagne de nos côtés, font mine de vouloir tourner autour de ma ville...

PILLEMICHE, joyeux

La guerre recommence !

JEAN

Pour lors, j'ai décidé que nous quitterions Paris tantôt, après le tournoi.

MACETTE

Vous repartez ce soir !

JEAN

Nos paquets sont au coche. Je ne sais pas si ça flatte beaucoup l'Angleterre que les Peuquoy soient Anglais, mais je sais que ça gêne énormément les Peuquoy de n'être pas Français ; est-ce pas vrai, mon oncle ?

PIERRE

Oh ! tais-toi !

JEAN

Donc, avant que Jean Peuquoy de Saint-Quentin devienne Angliche, je tiens à le mener au plus tôt chez nous, pour lui faire

casser la tête... à la tête de sa compagnie.

PIERRE

Ah ! il est gai, lui ! il est Français !

PILLEMICHE

Eh bien ! merci de vos nouvelles. Elles sentent bon la poudre, qui est très-salutaire pour mes nerfs. Vous partez ce soir, je partirai demain matin. Ainsi, à bientôt, *camarade*. (Il lui serre la main.)

JEAN

Ah ! vous voyez !

PILLEMICHE

Et vous, l'oncle, vous êtes aussi un Peuquoy ; la main.

PIERRE

Oh ! non, pas moi.

JEAN

Allons donc ! mon oncle ; vous avez l'air d'un pauvre honteux.

PIERRE

Hé ! c'est que j'en suis un. Je manque de ce qu'il y a de plus nécessaire. (À Pillemiche.) Vous dites que je suis aussi un Peuquoy. C'est vrai, nous avons poussé pas mal de branches de Peuquoy, ici et là. Mais lui, Jean, est un Peuquoy de Saint-Quentin ; Macette est une Peuquoy d'Abbeville ; et moi, moi, je suis un Peuquoy... de Calais.

PILLEMICHE

Aïe !

PIERRE

Je suis de Calais, et Calais est à l'Angleterre. Être Anglais, c'est naturel pour les Anglais ; mais pour un Français, allez ! c'est une fameuse infirmité. Nous sommes Anglais depuis deux cent dix ans. J'étais bien jeune dans ce temps-là ! mais je n'ai jamais pu m'y faire. Je m'ennuie. Je suis étranger dans ma ville, étranger en France. Vous autres soldats, vous devriez bien nous faire la charité de nous délivrer. Jean m'appelait un pauvre honteux ; vous savez à présent de quoi je suis honteux et de quoi je

suis pauvre, et vous m'excusez d'aller comme ça, vieux homme, mendiant la patrie.

PILLEMICHE, lui serrant la main

Ah ! si j'étais seulement connétable !

PIERRE, vivement

Parlez à vos chefs ! Je suis, aussi bien que Jean, de la garde bourgeoise, et même, comme je suis armurier de mon état, ils m'ont fait capitaine. Eh bien, nous sommes au moins deux sur trois qui avons toujours le cœur français. Il y a le fort Risbank, qui est la clef de Calais par mer ; on nous en laisse la garde, et si on pouvait...

JEAN

Hé ! mon pauvre oncle, on vous laisse la garde du fort Risbank parce que les Français n'ont pas de vaisseaux. Mais, si les Français avaient des vaisseaux, Martin-Guerre vous disait encore hier que...

MACETTE, s'approchant vivement

Martin-Guerre vous disait hier ?...

JEAN, à part

Oh ! voilà une bêtise !

PILLEMICHE, à part

Gare l'explication ! (Haut.) Je vous laisse en famille. M. de Guise, le général que j'aime, n'est pas en France ; mais bah ! je ne vais pas moins aller trouver le connétable, le général que je n'aime pas. Et vous me reverrez, et bientôt. (Il sort.)

Scène III

Pierre Peuquoy, Jean Peuquoy, Macette, Babette.

MACETTE, furieuse

Ainsi Martin-Guerre est à Paris, et vous l'avez vu !

JEAN

Nous l'avons... entrevu.

MACETTE

Vous me le confisquez, vous qui le connaissez à peine !

PIERRE

Comment ! voilà quinze ans que je lui fournis ses armes. Et il en use !

JEAN

Il a passé deux jours chez nous, à Saint-Quentin, l'an dernier.

MACETTE

Enfin vous ne pouvez pas lui être attachés comme moi.

BABETTE

Eh ! pourquoi donc ça ?

PIERRE

Un vaillant qui amènera peut-être M. de Guise à Calais !

JEAN

Un généreux parent qui a renoncé pour nous à sa part de l'héritage d'un Peuquoy de Péronne !

MACETTE

Pardine ! à la mort de mon père, il a bien payé toutes nos dettes, pour me conserver mon hôtellerie.

JEAN

Eh bien ! quelle est la conclusion de tout ça, Macette ? C'est tout simplement que Martin-Guerre est le roi des hommes.

MACETTE

Je ne dis pas non.

BABETTE

Il est si doux, si réservé !

MACETTE, soupirant

Il l'est plutôt trop.

JEAN

Doux comme un mouton, et, en même temps, intrépide comme un lion.

PIERRE

Et dévoué à son jeune seigneur, il faut voir !

MACETTE

Il ne sait pas ce que c'est que l'ivresse.

BABETTE

Il n'a jamais laissé échapper un juron.

JEAN

C'est la perfection ! (Bruit dans la rue.)

MACETTE

Qu'est-ce que ce bruit ?

JEAN

On dirait un malfaiteur qu'on amène.

(La foule envahit, au fond, la terrasse.)

UN SERGENT DE LA PRÉVÔTÉ, entrant

avec plusieurs hoquetons. À la foule.

Allons ! rangez-vous. (À ses hommes.) Ne laissez pas approcher.

JEAN

Qu'est-ce qu'il y a donc, sergent ?

LE SERGENT

Hé ! un chenapan qui dit habiter par ici ! – un ivrogne ! un bretteur ! une espèce de filou !

(Le prisonnier paraît, la tête basse, entre deux hoquetons.)

LES PEUQUOY

Oh ! c'est Martin-Guerre !

Scène IV

Les précédents, Martin-Guerre,
le sergent de la prévôté, six hoquetons.

MARTIN-GUERRE

Dieu !... Babette ! Macette ! ma famille !

LE SERGENT

Ah ! vous êtes honteux, bandit !

MARTIN-GUERRE, à lui-même, haussant les épaules

Oh ! mon pauvre bonhomme, si je n'avais d'autres fils à retordre et un souci autrement grave en tête, quelle splendide tré-pignée je ferais de toi et de tes valets de carreau !

JEAN

Sergent, mais qu'est-ce qu'il a fait donc ?

LE SERGENT

Cette nuit, dans un tripot de la Cité, un coquin, ivre de vin et

de débauche, s'est servi de dés pipés, a fait rafle de tout l'argent de ses dupes, et est parti cassant le cabaret et rossant le cabaretier.

JEAN

Voilà un gueux !

LE SERGENT

Eh ! mais c'est lui, ce gueux-là.

JEAN et PIERRE

Lui !

MACETTE

Le plus rangé des hommes !

BABETTE

Le compagnon le plus doux !

LE SERGENT

Elle est jolie sa douceur ! Trois ou quatre de ses victimes l'ont retrouvé ce matin et ont tenté de le saisir. Il les a contusionnés et blessés, et il a été jusqu'à battre la femme de l'un d'eux qui voulait appeler à l'aide.

JEAN, indigné

Oh ! mais cet homme-là est bon à pendre.

LE SERGENT

Quand on vous dit que le pendard, c'est lui !

JEAN

Allons donc ! sergent, c'est un autre !

MARTIN-GUERRE

Ou je suis double.

LE SERGENT

Puisqu'il a été reconnu par le cabaretier, par la femme, par tous ceux qu'il a friponnés et malmenés.

MARTIN-GUERRE, à lui-même

C'est vrai pourtant qu'ils avaient l'air sûrs de leur affaire. Pourtant je suis à peu près sûr de...

JEAN

Mais nous aussi, nous le reconnaissons.

MACETTE

C'est Martin-Guerre !

BABETTE

Le bon Martin-Guerre !

PIERRE, à lui-même

L'écuyer du vicomte d'Exmès.

MARTIN-GUERRE

Serait-ce aujourd'hui mercredi, jour où je crois que le diable s'amuse à m'ennuyer ?

LE SERGENT

Hum ! tout ça est bien suspect !

MARTIN-GUERRE

Je vous certifie, sergent, qu'on m'a vraiment un peu calomnié, et que je ne suis pas un gremlin.

LE SERGENT

En êtes-vous bien sûr ? Il y a quatre voix pour vous, mais il y en a dix contre. Enfin, voyons, M. le vicomte d'Exmès est-il chez lui ?

MARTIN-GUERRE, avec anxiété

Ah ! oui, est-il rentré ? Est-il rentré du Louvre ?

JEAN

Pas encore.

MARTIN-GUERRE, avec une vive contrariété

Pas encore !

LE SERGENT

Oh ! s'il n'y est pas pour vous réclamer...

MARTIN-GUERRE

Eh ! mon cher, le vicomte d'Exmès a en ce moment autre chose à faire que d'être là pour répondre à vos questions saugrenues.

LE SERGENT

Ah ! c'est comme ça ! eh bien, jusqu'à l'arrivée de votre maître, vous serez gardé à vue.

MARTIN-GUERRE, haussant les épaules

À votre aise, au fait, si votre bêtise vous amuse !

LE SERGENT, à ses hoquetons

Veillez sur cet homme. Vous ne lui rendrez la liberté que lorsque M. d'Exmès en personne vous aura dit si réellement on ne l'a pas pris pour un autre.

(Le sergent sort.)

MARTIN-GUERRE

Oh ! comme je te rosserais, grand baguenaudier, si j'étais l'autre ! – Oui, mais je suis pris pas moins. (À Babette.) Moi qui espérais, chère petite cousine, vous accompagner au tournoi.

MACETTE, à part

Voyez-vous le galant !

BABETTE

Oh ! nous allons rester avec vous, cousin.

MACETTE, à part

Voyez-vous l'ingénue !

MARTIN-GUERRE

Non, non, je ne le souffrirai pas ! il ne faut pas que vous perdiez cette fête. Le roi Henri II raffole des tournois, et celui-ci sera magnifique. Allez sans moi, mes amis. Seulement, ne partez pas sans me dire adieu.

PIERRE

Oh ! ça non, pour sûr ! J'ai encore à te reparler, tu sais, du fort Risbank...

JEAN

À bientôt. Passons par la rue Basse, c'est le plus court.

BABETTE

Au revoir, cousin.

(Ils sortent par l'escalier de gauche.)

MARTIN-GUERRE

Allez ! allez vite, et laissez-moi avec... mon escorte.

MACETTE

Et avec moi !

Scène V

Martin-Guerre, Macette, les six hoquetons,
s'appuyant sur des hallebardes
et rangés en demi-cercle derrière Martin-Guerre

MARTIN-GUERRE

Et avec vous, oui, Macette. Et, quoique un peu gêné par... mes gardes, je suis véritablement heureux de vous revoir, après une si longue absence.

MACETTE

En vérité ! il ne tenait pourtant qu'à toi de l'abréger un peu, cette absence si longue !

MARTIN-GUERRE

Comment ?

MACETTE

Dame ! est-ce que tu n'es pas à Paris, en secret, depuis huit jours ?

MARTIN-GUERRE

Vous le saviez ?

MACETTE

C'est donc vrai ?

MARTIN-GUERRE

Ah ! vous ne le saviez pas !

MACETTE

Oui, tu mens mal, mais tu mens, tu trompes. Ah ! indigne !
(Elle pleure.) Après les protestations que tu m'as faites !

MARTIN-GUERRE

Moi !

MACETTE

Enfin que je t'ai faites... Et quelle froideur ! tu m'as regardée à peine ! tu ne m'as seulement pas embrassée !

MARTIN-GUERRE, pudique

Devant ces messieurs !

MACETTE

Ah ! c'est affreux ! se cacher d'une fiancée fidèle qui vous

attend depuis sept ans tout à l'heure. Tu vas encore me dire que Jacob a bien attendu quatorze ans Rachel ; mais...

MARTIN-GUERRE

Mais il est probable que Rachel n'aurait pas attendu si patiemment Jacob. Oui, depuis fort longtemps, Macette, vous avez eu la bonté de m'avouer que je vous aimais, et il est certain que je te... que je vous trouve bien avenante, et que... Mon Dieu ! je ne peux pas dire comme je suis contrarié par ces... spectateurs !

MACETTE

Enfin, réponds, comment, pourquoi t'es-tu laissé voir à l'oncle, au cousin, et surtout à cette Babette ! quand tu te dérobaux à ta bien-aimée légitime ?

MARTIN-GUERRE

Le devoir de votre profession, chère amie, est de bavard... de converser avec vos pratiques, et votre taverne est fort achalandée. Or, pendant quelques jours, nous avons besoin, Monseigneur et moi, d'un peu de secret.

MACETTE

Gageons qu'il s'agit encore de ce fameux mystère, auquel tu sacrifies mon amour et tout.

MARTIN-GUERRE, gravement

Macette ! Macette ! ne parlez pas légèrement de la grande tâche de ma vie.

MACETTE

À la bonne heure ! mais quand donc l'auras-tu terminée, cette tâche éternelle ?

MARTIN-GUERRE

Oh ! je ne sais pas, cela ne dépend pas de moi ; cela dépend du vicomte Gabriel d'Exmès, mon cher seigneur. Il est justement au Louvre pour... afin de... Et je l'attends, oh ! je l'attends avec une bien grande impatience ! Lui, vois-tu, Macette, il a le nom, le titre, le droit ; il aura le pouvoir ! Et moi, obscur, inconnu, je ne pouvais rien, je ne suis rien.

MACETTE

Laisse donc ! est-ce qu'après tout, tu n'es pas son frère, à ton

seigneur ? Est-ce que ton maître n'est pas ton élève ? Est-ce que ce n'est pas toi qui l'as formé aux armes, dressé au danger, qui l'as fait ce qu'il est enfin ?

MARTIN-GUERRE

Ah ! bien oui ! guerroyer, chevaucher, faire des entreprises, assaillir les châteaux, forcer les citadelles, mais c'est son instinct à ce jeune homme, c'est son plaisir ! je ne le conduis pas du tout, je ne fais que le suivre.

MACETTE

Oui dà ! mais je suis au courant par Pillemiche. Est-ce au siège de Metz, dis-moi, que tu *suivais* ton maître tout imberbe encore ?

MARTIN-GUERRE

À Metz ? Eh ! c'est à Metz qu'il a commencé à fixer l'attention du grand François de Guise.

MACETTE

Pardine ! jour et nuit, tu étais près de lui sur la brèche, le couvrant de ton corps.

MARTIN-GUERRE

Moi ? par exemple !

MACETTE

Tu le *suivais* peut-être encore à la bataille de Renty ?

MARTIN-GUERRE

Il a pris là deux drapeaux !

MACETTE

De ta main ! et, pour les lui faire prendre, tu as reçu, toi, deux blessures.

MARTIN-GUERRE

Moi ? mais non, je ne crois pas... Mais ce n'est pas vrai, entends-tu !

MACETTE

Enfin, tu le *suivais* toujours dans la campagne de Picardie ?

MARTIN-GUERRE

Glorieuse campagne pour Monseigneur, où M. de Guise a voulu l'attacher à son illustre personne !

MACETTE

Mais, le jour où on lui faisait cet honneur, on te rapportait, toi, à moitié mort, sur un brancard.

MARTIN-GUERRE

Mais veux-tu bien te taire ! mais c'est une calomnie atroce !

MACETTE

Quant à la guerre d'Italie dont vous arrivez, ici les renseignements me manquent.

MARTIN-GUERRE

Ah ! c'est là, c'est là que Monseigneur a fait des prodiges ! Juge : M. de Guise l'a choisi pour rapporter en France les drapeaux pris sur l'ennemi. C'est pour les présenter au roi qu'il est allé au Louvre. Et, de plus, il est porteur d'une lettre de M. de Guise qui demande, qui réclame pour lui... – Oh ! le roi n'a pas pu lui dire non ! – Mais pourquoi donc ne revient-il pas ? Sans doute le connétable, qui est l'ennemi de M. de Guise et le nôtre, aura essayé de lui faire toute l'opposition possible. Mais Monseigneur a dix fois, cent fois gagné cette récompense, souhaitée, cherchée, couvée pendant tant d'années de patience et de valeur !

MACETTE

Quelle récompense donc ?

MARTIN-GUERRE

Rien, une charge, un grade.

MACETTE

Quel grade ?

MARTIN-GUERRE

Ah ! je peux le dire aujourd'hui : c'est le poste, actuellement vacant, de capitaine des gardes.

MACETTE

Tiens ! et pourquoi ce poste-là ? Qu'est-ce qu'il a de particulier et d'important, ce poste ?

MARTIN-GUERRE

Vous seriez désireuse de le savoir, Macette ?

MACETTE

Dame ! oui.

MARTIN-GUERRE

Eh bien, je vous promets de vous le dire... quand je l'aurai dit à Monseigneur.

MACETTE

Comment ! il ne le sait pas, lui qui te mène ! (Gabriel paraît au fond.)

MARTIN-GUERRE

Ah ! c'est lui !... À bientôt, Macette ! à bientôt !

MACETTE

Bon ! j'entends. Mais maintenant je te tiens, Martin-Guerre, et tu ne m'échapperas plus. (Elle entre dans l'hôtellerie.)

Scène VI

Martin-Guerre, Gabriel.

GABRIEL, aux hoquetons

J'ai rencontré votre sergent. Laissez mon écuyer. Il y a méprise. Allez.

(Les hoquetons sortent.)

MARTIN-GUERRE

Ah ! mon cher seigneur ! c'est donc vous, enfin ! Eh bien ! le roi ? le roi ?

GABRIEL

Je l'ai vu.

MARTIN-GUERRE

Il a lu la lettre de M. de Guise ?

GABRIEL

Oui.

MARTIN-GUERRE

Et... notre capitainerie des gardes ?

GABRIEL

Le roi me l'accorde.

MARTIN-GUERRE

Il vous l'a dit ?

GABRIEL

J'ai sa parole.

MARTIN-GUERRE

Mais le brevet ?

GABRIEL

On me le fera tenir après le tournoi.

MARTIN-GUERRE

Ah !... j'espérais, moi, que vous alliez le rapporter.

GABRIEL

La promesse vaut le parchemin.

MARTIN-GUERRE

Si vous croyez... Bonté divine ! nous y touchons donc, nous y touchons enfin, à ce premier but.

GABRIEL

Mais le dernier ? quel est le dernier ? À quel grand et suprême devoir me prépares-tu depuis six années ?

MARTIN-GUERRE

Vous le saurez aujourd'hui, tout à l'heure, dès que nous tiendrons ce brevet.

GABRIEL

Allons ! plus qu'une heure de patience ! Et, en attendant, écoute, Martin-Guerre ; car il y a d'autres nouvelles.

MARTIN-GUERRE

Voulez-vous que nous rentrions ?

GABRIEL

Non, il faut que je guette et que j'attende dehors le passage de... de quelqu'un. Vois, d'ailleurs, la place et la rue désertes. Paris tout entier est aux Tournelles.

MARTIN-GUERRE

Même notre brevet. Quand on pense qu'il existe, ce brevet, tout prêt, tout signé peut-être !

GABRIEL

Ah ! bon Martin-Guerre, mon ami, mon guide, mon frère, héros sans le savoir, qui m'as enseigné le courage et l'honneur, modestement, tranquillement, en bonhomme ! tu me caches en partie ma destinée à moi-même, tu en as voulu porter seul je ne sais quel lourd et dangereux secret ; mais moi, je n'ai rien à te

celer de mon âme, et, s'il faut te l'avouer, mon ami, eh bien ! ce n'est pas seulement à ce brevet que je pense, ce n'est pas seulement là, – pardonne, – ce qui me fait si ému et si palpitant.

MARTIN-GUERRE, avec une nuance de reproche

Ah ! qu'est-ce donc ?

GABRIEL

Martin-Guerre ! sais-tu qui j'ai retrouvé auprès du roi ?

MARTIN-GUERRE

Auprès du roi ?

GABRIEL

Tu n'as pas oublié, bien sûr, l'enfant aux yeux noirs que le vieil Enguerrand élevait dans le village, tandis que tu m'élevais au donjon.

MARTIN-GUERRE

La petite Diane ?

GABRIEL

Oui, la douce orpheline sans famille et sans nom. Nos maisons étaient voisines, nos destinées semblables, nos âmes parentes ; alors, je l'appelais ma sœur. Quand j'ai quitté Diane, elle était encore une enfant, et, depuis, je ne l'ai revue qu'une seule fois, dans la chapelle des Bénédictines de Saint-Quentin. Mais je la revoyais chaque jour dans mon cœur.

MARTIN-GUERRE

Et, chaque jour, ou à peu près, vous m'avez parlé et reparlé de cette première amitié d'enfance, qui ressemblait bien un peu à l'amour.

GABRIEL

Ah ! qui y ressemblait tout à fait, j'en ai peur. Aussi, comme le cœur m'a battu, quand, ce matin, au Louvre, à la gauche du roi, j'ai retrouvé...

MARTIN-GUERRE

Qui ? ce n'est pas Diane ?

GABRIEL

C'est Diane ! c'est ma petite Diane ! aujourd'hui Diane de France, comtesse d'Angoulême !

MARTIN-GUERRE

Mais de qui donc est-elle l'enfant ?

GABRIEL

Elle est la fille reconnue et légitimée d'une noble dame piémontaise et du roi Henri II.

MARTIN-GUERRE

Fille du roi !

GABRIEL

Eh bien ! qu'as-tu ?

MARTIN-GUERRE

Rien, monseigneur, rien. – Et vous avez été bien joyeux sans doute de la merveilleuse rencontre ?

GABRIEL

Oui, d'abord : écoute donc ! je retrouvais Diane ! Mais, après la réception du roi, j'ai pu, dans la confusion du cortège, m'approcher de Diane et échanger avec elle quelques paroles émues. Ah ! la chère âme ! elle pensait à moi, comme je pensais à elle. Seulement...

MARTIN-GUERRE

Seulement ?...

GABRIEL

Martin-Guerre, le jour où tu m'as mis dans la main ma première épée, tu m'as dit que j'avais plusieurs ennemis, mais que tu ne pouvais m'en nommer qu'un seul, et c'était...

MARTIN-GUERRE

C'était le connétable.

GABRIEL

Eh bien, devine un peu pourquoi le roi a rappelé du couvent Diane de France, sa fille ? C'est que Diane de Poitiers, sa toute-puissante maîtresse, la destine en mariage à François de Montmorency, fils du connétable.

MARTIN-GUERRE

Ainsi, Diane de Poitiers et le connétable sont contre vous sans vous connaître ! Et Diane de France, que dit-elle ?

GABRIEL

Diane me croyait mort, et pourtant elle n'avait pas consenti. Mais aujourd'hui même, au sortir de la cathédrale, elle va parler au roi, la généreuse fille ! Elle quittera les Tournelles avant la fin du tournoi, elle fera prendre à sa litière le chemin moins encombré du Mail, et moi, sur son passage... Ah ! mais vois donc : ses pages, sa livrée, c'est elle ! (Courant au-devant de Diane de France.) Madame !...

Scène VII

Les mêmes, deux pages, Diane de France,
une dame d'honneur, un écuyer.

DIANE DE FRANCE

Inutile que vous veniez au-devant de moi, monsieur d'Exmès ; c'est moi qui, ouvertement, viens à vous, avec la permission et presque de la part du roi.

GABRIEL

Quoi ! madame ?...

DIANE DE FRANCE

J'ai parlé au roi mon père, ainsi que je vous l'avais promis. Je lui ai parlé en présence de madame Diane de Poitiers et du connétable. Le roi se tient pour engagé, et le connétable ne consent pas à dégager le roi. Mon père m'a donc signifié que, d'ici à un mois, je serais la femme du duc François, ou que je retournerais chez les Bénédictines.

GABRIEL

Dieu ! et qu'allez-vous faire ?

DIANE DE FRANCE, vivement

Ah ! je ne vais pas épouser le duc, soyez tranquille !

GABRIEL

Chère Diane !...

MARTIN-GUERRE

Ô charmant et vaillant cœur !

DIANE DE FRANCE

Vous, donnez-moi la main, ami Martin-Guerre. Je me rappelle

ce que vous répétiez souvent à Gabriel : Courage ! il faut du courage ! – Oui, c'est bien vrai, il en faut, et beaucoup ! Redites-le-lui encore.

GABRIEL

Oh ! mais, s'il n'y a plus à garder d'espérance...

DIANE DE FRANCE

Il y a toujours à faire son devoir. – Gabriel, j'ai raconté au roi ce que vous aviez été pour moi dans mon enfance, et Sa Majesté m'a accordé la grâce de vous remettre de mes mains la récompense de vos services dans ces dernières guerres.

MARTIN-GUERRE

Ah ! et c'est ?...

DIANE DE FRANCE

Ce brevet de capitaine des gardes.

MARTIN-GUERRE, saisissant le brevet

Enfin ! enfin ! enfin !

GABRIEL

Ma Diane adorée !...

DIANE DE FRANCE, émue

Gabriel !... Vous aurez à remercier le roi ; mais, je vous en prie, ne me dites plus rien à moi. Ne me parlez pas, ne m'accompagnez pas. Adieu. (Elle sort avec sa suite.)

Scène VIII

Martin-Guerre, Gabriel.

GABRIEL

Oh ! elle est perdue pour moi ! Mourir ! mourir !

MARTIN-GUERRE

Enfant, tais-toi ! auras-tu moins de courage qu'une femme ? Sais-tu si le malheur qui te frappe n'est pas bon, s'il n'est pas nécessaire pour te laisser tout entier au devoir que Dieu t'a imposé ?

GABRIEL

Ah ! est-il dangereux ce devoir ? va-t-il absorber mon âme, exposer ma vie ? Alors le moment est bien choisi : révèle-le-moi,

révèle-le-moi tout de suite.

MARTIN-GUERRE

Tout de suite ?... Vous voulez ?... Eh bien ! oui, vous avez raison, tout de suite, et à cette place où nous sommes. Ah ! il y a une Providence. C'est la fille de Henri II qui vous remet elle-même ce brevet de capitaine des gardes, et qui vous le remet ici, sous ces arbres, touchant au banc que voilà.

GABRIEL

Que veux-tu dire ?

MARTIN-GUERRE

Je veux dire qu'auprès de ce banc, sous ces arbres, à cette place, j'ai parlé pour la dernière fois à votre père.

GABRIEL

À notre père, ami !

MARTIN-GUERRE

À notre père, oui, mon Gabriel. Il y a de cela dix-huit ans. On sonnait le couvre-feu. Monseigneur venait de descendre ces marches, tout frémissant, tout menaçant, comme on va à quelque danger, à quelque lutte mortelle. Il était arrivé là où vous êtes. Il se retourna et me vit derrière lui. « — Que fais-tu ? me dit-il. — Est-ce que je n'accompagne pas Monseigneur ? — Non ; je vais seul. — Ah ! mon bien-aimé maître, je vous supplie... — Quoi ? que veux-tu ? — Je voudrais mourir avec vous ! — Enfant ! je te défends de me suivre, je te défends de mourir. Je veux que tu vives pour veiller sur mon fils, sur ton frère ; je vous lègue l'un à l'autre. Embrasse-moi, et souviens-toi ! » Et il me serra sur sa poitrine. Je crois encore sentir l'étreinte de sa main, le battement de son cœur. Et puis, il s'éloignait. Il n'est jamais revenu.

GABRIEL

Mon père !... Ah ! c'est sa mémoire, n'est-ce pas ? c'est son honneur qui est au fond de la mission que je dois accomplir. Allons ! parle, l'heure est arrivée ; ce brevet que tu voulais est dans nos mains. « — Quand vous l'aurez, m'as-tu dit, vous pourrez vouloir, agir, marcher au grand jour, et même connaître et

reprendre le nom de vos ancêtres, cet illustre nom que je cache à tous, et à vous-même, comme une honte. » Eh bien, je t'écoute, parle, qu'ai-je à faire, voyons ? J'ai à venger mon père, n'est-ce pas ?

MARTIN-GUERRE

Vous avez plus qu'à le venger, Gabriel.

GABRIEL

Comment ?

MARTIN-GUERRE

Vous avez à le délivrer.

GABRIEL

Que dis-tu ? Mon père ! il n'est donc pas mort ?

MARTIN-GUERRE

Mon Dieu ! je ne sais pas, il existe peut-être... Oh ! oui, il doit exister, je le crois... Allons ! il existe ! je sens, je sais, je suis sûr qu'il existe !

GABRIEL

Ah ! merci ! le retrouver ! le délivrer ! Dirige-moi. Où faut-il aller ? Quand commençons-nous ?

MARTIN-GUERRE

Eh bien ! mais ce soir, à l'instant. Prenez ce brevet, monsieur, rentrez revêtir les insignes de votre nouveau grade, – il y a assez longtemps que je les tiens prêts ! – et puis, je vous dirai ce que vous avez à faire.

GABRIEL, se dirigeant avec Martin-Guerre vers l'hôtel

Et moi, je te suivrai, je t'obéirai plus docilement que jamais, mon cher aîné, mon cher guide !

MARTIN-GUERRE, l'embrassant

Ah ! tu vas voir, mon Gabriel : à présent que tu sais que le père existe, tu te sentiras mieux mon frère. (Ils entrent dans l'hôtel de droite.)

Scène IX

Le connétable, entrant par l'escalier du fond,
Pillemiche, ensuite Arnauld du Thil.

LE CONNÉTABLE

Comment ! c'est par ici ?

PILLEMICHE

Oui, monsieur le connétable, et voilà l'hôtel de M. le vicomte d'Exmès.

LE CONNÉTABLE

Eh ! mais c'était autrefois le logis des comtes de Montgomery ?

PILLEMICHE

Cela, monseigneur, je l'ignore.

LE CONNÉTABLE

Il suffit. Je pars demain matin pour aller me mettre à la tête de l'armée. Tenez-vous prêt. Allez.

(Pillemiche s'incline et entre dans la taverne.)

LE CONNÉTABLE, appelant au fond

Hé là ! mons Arnauld du Thil !

ARNAULD, entrant, enveloppé dans son manteau

Taïaut ! taïaut ! voyez quel fin limier je suis, monseigneur : je sens déjà une piste et... (montrant l'hôtel d'Exmès), voilà le gîte !

LE CONNÉTABLE

Oh ! tu ne t'es pas laissé rouiller en province, mon drôle. Cette nuit, dès ton arrivée, tu étais jeté dans je ne sais quel esclandre...

ARNAULD

Oh ! je suis innocent, puisqu'on en a arrêté un autre à ma place.

LE CONNÉTABLE

Allons ! écoute-moi. Le vicomte d'Exmès, qui demeure là, s'est fait aimer de madame Diane de France.

ARNAULD

La fiancée de votre fils ! le fat !

LE CONNÉTABLE

Le vicomte d'Exmès s'est fait aujourd'hui nommer par le roi capitaine des gardes.

ARNAULD

Et à la requête de M. de Guise ! l'impertinent !

LE CONNÉTABLE

Enfin M. d'Exmès habite cet ancien hôtel des comtes de Montgomery. Pour ces trois raisons, il m'est trois fois suspect.

ARNAULD

Et, tandis que M. le connétable ira guerroyer, ma mission... diplomatique sera de surveiller M. d'Exmès trois fois. Combien de fois serai-je payé ?

LE CONNÉTABLE

Je te payerai dix fois, je te payerai deux mille livres.

ARNAULD

Ah ! vous chantez là une chanson que j'aime.

LE CONNÉTABLE

Seulement...

ARNAULD

Aïe ! voilà un *seulement* qui me gêne mon air.

LE CONNÉTABLE

Seulement, je ne te payerai qu'à mon retour, et sur la besogne faite. Sans cette utile précaution, je te connais, coquin...

ARNAULD

Hélas !

LE CONNÉTABLE

Tu irais dépenser tes observations et mes écus dans les tripots.

ARNAULD

Fi ! est-ce que monseigneur m'y a jamais vu ?

LE CONNÉTABLE

Ainsi, deux mille livres comptant, après.

ARNAULD

Mais, avant, je mourrai de faim.

LE CONNÉTABLE

Voyons, tu auras un écu par jour, pour ta nourriture.

ARNAULD

Oh ! pour mon jeûne !

LE CONNÉTABLE

Assez ! j'ai dit ; tu m'as compris. Il faut qu'à mon retour, tu puisses m'apprendre au juste ce qu'est ce M. d'Exmès, dans son passé, dans son présent, et tout ce qu'il aura fait en mon absence. Dès ce soir, poste-toi là. Bonne garde et bonne chance ! (Il sort.)

Scène X

Arnauld du Thil, puis Pillemiche, puis Jean,
Pierre et Babette, puis Macette.

ARNAULD, seul, tombant assis sur le banc,
la tête dans ses mains

Au diable ! qu'est-ce qu'il veut que je fasse avec son écu par jour ? Deux mille livres on ne sait quand ; mais, pour commencer, une faction de nuit, des soucis, des dangers ! – et, pour le tout, un malheureux écu ! Ah ! que ces grands sont petits !

PILLEMICHE, sortant de l'hôtellerie

Ah ! c'est vous ! Bonjour, ou plutôt bonsoir, Martin-Guerre !

ARNAULD, entre ses dents

Qu'est-ce qu'il dit celui-là ?

PILLEMICHE

On m'envoyait voir si vous étiez revenu. Je vais leur dire que vous êtes là. (Il rentre dans la taverne.)

ARNAULD

On me prend pour un Martin-Guerre ! serais-je compromis ?

(Pierre, Jean et Babette sortent de l'hôtellerie.)

JEAN

Ah ! le voilà ! Nous te cherchions, Martin-Guerre.

ARNAULD, à lui-même

Martin-Guerre encore !

PIERRE

Nous te cherchions pour te dire adieu.

BABETTE, tristement

C'est l'heure du coche.

(Arnauld leur impose silence avec des signes inquiets et mystérieux.)

JEAN

Qu'as-tu ? Ah ! M. d'Exmès ? Tu l'attends ?

BABETTE

Oui, vos grandes affaires !

PIERRE

Nous te laissons. Mais n'oublie pas le fort Risbank. Adieu.

BABETTE

Adieu, mon cousin.

ARNAULD

Chut ! (Il l'embrasse.)

BABETTE

Comme vous m'embrassez ! Ah ! oui, c'est pour l'adieu. Eh bien ! adieu. Vous nous écrirez, dites.

PIERRE et JEAN

Adieu ! adieu !

(Arnauld, multipliant en silence les gestes à Pierre et à Jean et les baisers à Babette, les reconduit jusqu'à l'escalier du fond. Ils sortent.)

MACETTE

Eh bien ! dis donc, Martin-Guerre, tu ne te gênes pas !

ARNAULD

Chut ! (Il l'embrasse, lui montre l'hôtel d'Exmès, et la reconduit au seuil de sa taverne.)

MACETTE

Quoi ? que veux-tu dire ?... M. d'Exmès ?... Il va venir (Arnauld l'embrasse.) Mais qu'est-ce que c'est ? comme tu es aimable, ce soir !... Ah ! tu veux que je te laisse ?

(À la porte de son hôtellerie, elle reste un moment sur le seuil.)

ARNAULD, à lui-même

Il y a un Martin-Guerre à qui je ressemble ! et il appartient à M. d'Exmès ! Oh ! si je pouvais le voir sortir. (Il se poste derrière un gros arbre.)

MACETTE, à elle-même

Qu'est-ce qu'il a donc ? Toujours son mystère ! Mais comme il était donc aimable ce soir ! (Elle rentre.)

Scène XI

Martin-Guerre, Gabriel, sortant de l'hôtel, Arnauld, caché.

GABRIEL

Et maintenant, Martin-Guerre, où allons-nous ?

MARTIN-GUERRE

Nous allons au Louvre, à la salle des Gardes, vous faire reconnaître dès ce soir. Et, dès demain, vous entrez en fonctions par l'attribution la plus importante et la plus précieuse de votre charge.

GABRIEL

Laquelle ?

MARTIN-GUERRE

L'inspection des prisons et bastilles d'État de Paris.

DEUXIÈME TABLEAU

Les souterrains du Châtelet. À droite, un palier d'escalier occupe le tiers de la scène exhaussée. Sur ce palier, à droite, porte au premier plan ; au fond, en face, les premières marches de l'escalier supérieur ; à gauche, au fond, commencement d'un couloir. Un cachot en contre-bas occupe tout le côté droit de la scène. Dans ce cachot, auprès d'un pilier, un prisonnier, à la barbe et aux cheveux blancs, assis sur une pierre et tourné vers la muraille, cache sa tête dans ses mains.

Scène I

Gabriel, Martin-Guerre, le gouverneur du Châtelet, un porte-clefs tenant une torche. Ils entrent sur le palier par la porte de droite.

LE GOUVERNEUR

Le prisonnier que vous venez de voir est le dernier, monsieur le capitaine des gardes. Puisque vous terminez par le Châtelet votre visite des bastilles d'État, j'espère que vous n'y avez pas

trouvé un moins bon ordre que dans les autres prisons.

GABRIEL

Il n'y a rien à y reprendre, monsieur le gouverneur. Mais avons-nous donc vu tous les cachots ?

LE GOUVERNEUR

Oui, l'inspection ordinaire est achevée, et vous pouvez, monsieur, remonter au jour.

MARTIN-GUERRE

Pardon, monsieur le gouverneur : je vois encore une mention sur le registre que vous m'avez donné à tenir. (Lisant.) *X..., prisonnier au secret. Si, dans la visite du gouverneur ou du capitaine des gardes, il essaye seulement de parler, le faire transporter dans un cachot plus profond et plus dur.*

GABRIEL

Quel est ce prisonnier si important ? Peut-on le savoir ?

LE GOUVERNEUR

Nul ne le sait. J'ai reçu ce prisonnier de mon prédécesseur, comme il l'avait reçu du sien. Sa captivité doit remonter au règne de François I^{er}. Vous voyez que, sur le registre d'écrou, la date de son entrée a été laissée en blanc.

MARTIN-GUERRE

Je lis seulement cette indication : *Cachot XIII, cachot XXVI.*

LE GOUVERNEUR

Le malheureux, malgré la défense, a essayé deux fois de parler. Mais, au premier mot, le gouverneur doit, sous les peines les plus graves, refermer la porte de sa prison et le faire transporter dans une prison plus sévère ; ce qu'on a fait deux fois. Il ne reste maintenant au Châtelet qu'un cachot plus terrible que le sien, et ce cachot sans air le tuerait. On voulait en venir là peut-être. Mais, depuis des années, le prisonnier se tait.

GABRIEL

Mon Dieu !...

LE GOUVERNEUR

L'homme ainsi enterré vivant doit être quelque criminel redoutable. Il demeure constamment enchaîné, et son geôlier,

pour prévenir jusqu'à la possibilité d'une évasion, entre dans son cachot à toute heure.

GABRIEL, bas à Martin-Guerre

Oh ! ami !...

MARTIN-GUERRE, bas

Courage ! il faut du courage !

GABRIEL, haut

Est-ce qu'il n'est pas de ma charge, monsieur, de constater la présence du prisonnier inconnu ?

LE GOUVERNEUR

En ce cas, monsieur le capitaine, vous aurez soin d'omettre entièrement cette visite dans votre rapport, et de n'en rendre compte que verbalement.

GABRIEL

À qui ?

LE GOUVERNEUR

À M. le connétable, et à lui seul.

MARTIN-GUERRE, à part

Au connétable !

GABRIEL

Il suffit. Descendons à ce cachot, à cette tombe.

LE GOUVERNEUR

Ce sera pitié à vous, monseigneur, de ne provoquer en rien le prisonnier à parler. Je vous répète que le transférer dans un cachot pire que le sien équivaldrait à le tuer.

GABRIEL

Allons.

(Ils disparaissent dans le couloir. Le porte-clefs ouvre la porte de gauche et, tenant toujours la torche, descend le premier dans le cachot, suivi de Gabriel, du gouverneur et de Martin-Guerre.)

Scène II

Les mêmes, le prisonnier.

LE GOUVERNEUR

Où donc est le prisonnier ?... Ah ! le voilà.

(Le prisonnier, sortant de l'ombre du pilier, se retourne, se lève, met la main devant ses yeux, comme offusqué par la lueur de la torche, puis arrête son regard sur Gabriel, ensuite sur Martin-Guerre. Il retombe alors assis, avec indifférence.)

GABRIEL, se tournant vers Martin-Guerre

Ah ! Martin-Guerre !

(À ce nom, le prisonnier tressaille, se lève, jette un cri. Martin-Guerre prend la torche des mains du porte-clefs pour en éclairer son visage. Le prisonnier, éperdu, ouvre la bouche et va s'écrier.)

GABRIEL, avec épouvante

Ne parlez pas !

(Le prisonnier, comme effrayé de lui-même, met ses deux poings devant sa bouche pour s'empêcher de parler.)

MARTIN-GUERRE

Non ! ne parlez pas, monseigneur ! moi qui peux parler, je parlerai, soyez tranquille !

LE GOUVERNEUR

Oh ! si vous savez quelque chose du secret enseveli dans ce cachot, rappelez-vous que vous ne devez en rien dire qu'au seul connétable.

MARTIN-GUERRE

Au connétable, soit ; mais ce sera, Gabriel, en présence du roi Henri II.

(En prononçant le nom de *Gabriel*, il passe son bras droit sur les épaules du jeune homme et, de la torche qu'il tient, lui éclaire le visage. Le prisonnier, le regard ravi, leur envoie un baiser muet de ses deux mains unies sur ses lèvres.)

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

Salle d'un rendez-vous de chasse dans la forêt de Saint-Germain. Au fond, grande porte à vitraux, deux hautes fenêtres en pan coupé. Portes à droite et à gauche.

Scène I

Le connétable, assis, Arnaud du Thil, qui entre par la porte du fond. Il porte un costume exactement semblable à celui de Martin-Guerre.

LE CONNÉTABLE

As-tu pu rejoindre madame de Poitiers ?

ARNAUD

Oui, monseigneur, et je lui ai remis votre billet. La chasse se rapproche, et madame la Grande-Sénéchale va tâcher de précéder ici le roi. – Elle me demandait, tout inquiète, comment il se faisait que vous arriviez seul, abandonnant votre armée...

LE CONNÉTABLE

C'est bon ! je lui répondrai. Toi, réponds-moi. Je t'avais laissé à surveiller Gabriel d'Exmès.

ARNAULD

Oui, et monseigneur me doit deux mille livres.

LE CONNÉTABLE

Oh ! mon fils m'a pourtant dit, à Paris, que Diane de France partait aujourd'hui même pour le couvent des Bénédictines, mauvaise nouvelle pour nous, et que M. d'Exmès était installé auprès du roi comme capitaine des gardes, bonne nouvelle pour notre rival.

ARNAULD

C'est vrai, monseigneur, mais votre rival, je le tiens ; oui, je possède sa plus intime amitié et sa plus aveugle confiance.

LE CONNÉTABLE

Comment donc as-tu fait ?

ARNAULD

Moi, je n'ai rien fait du tout, et je n'ai rien à faire : c'est maintenant le hasard qui travaille pour moi et la nature qui joue à ma place.

LE CONNÉTABLE

T'expliqueras-tu ?

ARNAULD

Eh bien ! monseigneur, admirez ma chance ! il se trouve que moi, je ressemble à s'y méprendre à un certain Martin-Guerre, écuyer, ami et frère naturel du jeune vicomte. Même taille, même tournure, à peu près même visage. J'observe et j'étudie mon homme de loin ; j'apprends sa voix, son pas, son geste ; je me suis fait faire, à vos frais, des habits pareils aux siens, et, quand je voudrai, monseigneur, les hommes qui me détestent le prendront pour moi, et les femmes qui... ne le détestent pas me prendront pour lui.

LE CONNÉTABLE

Est-ce possible !

ARNAULD

Ce Martin-Guerre a élevé le vicomte d'Exmès et le dirige, et j'aurais à conduire votre ennemi au piège, au danger, à la mort, il m'y suivrait et me dirait merci.

LE CONNÉTABLE

Ce serait merveilleux !

ARNAULD

Et quel jeu amusant pour ma malice et mon industrie ! me chamailler et me battre avec un autre moi, voilà un plaisir ! Il y a dans les *Songeries drolatiques* de maître Rabelais une chimère à deux têtes, tête blanche et tête jaune, et la tête jaune mord de toutes ses dents la pauvre tête blanche qui crie de tout son gosier. Je vais donc être la tête jaune !

LE CONNÉTABLE

Si tu disais vrai !... (Les cors sonnent l'arrivée.) Ah ! la chasse ! (Allant à la porte du fond.) Madame de Poitiers... Oh ! mais le roi est avec elle, et il faut qu'avant tout je la voie seule. Viens, sor-

tons par là. Tu iras voir au Rond-point si un message que j'attends n'est pas arrivé. Viens.

ARNAULD

Et mes deux mille livres ?

LE CONNÉTABLE

Certes, tu les auras, si tu ne m'as pas exagéré ton prodige.

(Ils sortent par la droite.)

Scène II

Le roi, Diane de Poitiers, entrant par la porte vitrée ;
les seigneurs de la suite restent dans la galerie du fond.

DIANE DE POITIERS

Pourquoi avez-vous quitté la chasse si brusquement, mon cher sire ? Qu'est-ce donc qui vous a troublé ?

LE ROI

Diane, cette forêt de Saint-Germain me porte, je crois, malheur. Malgré toutes mes précautions, je me suis égaré, et, sans savoir comment, je me suis trouvé... devinez où. Au carrefour des Quatre-Chênes.

DIANE DE POITIERS

Sire !...

LE ROI

À ce carrefour, il y a vingt ans, – je n'étais alors que le dauphin, – le comte de Montgomery allait être déchiré par un sanglier furieux, je lui ai sauvé la vie... Seulement, depuis, je la lui ai reprise.

DIANE DE POITIERS

C'est Dieu qui la lui a reprise, sire.

LE ROI

Oh ! madame, je veux croire, je crois que vous ne l'aviez pas aimé. Mais, enfin, tout son crime était donc de vous aimer, lui ! Et parce que j'étais fils de roi...

DIANE DE POITIERS

Mon cher seigneur, laissez ces cruels souvenirs.

LE ROI, douloureusement

Ah ! c'est qu'ils ne veulent pas me laisser !

DIANE DE POITIERS

Aurez-vous donc toujours cette âme pleine de doute et d'ombrage ?

LE ROI, lui baisant la main

Dites pleine d'amour, ma Diane ; c'est la flamme de l'amour qui fait ces ombres-là.

UN PAGE, à la porte du fond

Madame Diane de France arrive de Paris.

LE ROI, à Diane de Poitiers

Ah ! oui, la cruelle enfant qui veut aussi me faire souffrir ! (Au page.) Nous recevrons madame Diane de France dans notre cabinet des armes. (Présentant la main à Diane de Poitiers.) Venez-vous, ma mie ?

DIANE DE POITIERS, s'inclinant

Je rejoins à l'instant Votre Majesté.

(Le roi sort par la porte de gauche.)

Scène III

Diane de Poitiers, le connétable, qui paraît à la porte de droite dès que le roi est sorti.

LE CONNÉTABLE

Diane !

DIANE DE POITIERS

Oh ! mon pauvre connétable !... comme vous avez l'air consterné ! qu'est-ce donc qui vous arrive ? Parlez vite, le roi m'attend.

LE CONNÉTABLE

Diane, avant-hier, jour de la Saint-Laurent, l'armée sous mes ordres a essuyé dans les plaines de Gibercourt une horrible défaite. J'ai moi-même été blessé, fait prisonnier ; je viens, sur parole, chercher l'argent de ma rançon.

DIANE DE POITIERS

Oh ! mon ami !... – Qu'ai-je à faire ?

LE CONNÉTABLE

Vous seule pouvez apprendre au roi mon malheur.

DIANE DE POITIERS

Eh bien ! j'y vais à l'instant.

LE CONNÉTABLE

Merci !

DIANE DE POITIERS

Nous sommes-nous jamais abandonnés l'un l'autre ? Cependant, ne vous fiez pas trop à mon pouvoir, fragile appui qui dépend d'un souffle. Le roi m'a fait frémir, là, tout à l'heure : son soupçon, – après dix-huit ans, – vit toujours. Et l'homme qui peut donner raison à ce soupçon n'est pas mort.

LE CONNÉTABLE

Vous oubliez qu'il est mort s'il parle.

DIANE DE POITIERS

N'importe ! il a des preuves, et, tant qu'il vivra, je tremblerai. Pour l'instant, rentrez là ; je vais encore essayer de ce que peut pour mon vieil allié sa fidèle amie.

LE CONNÉTABLE.

Diane, à la vie, à la mort, comptez aussi sur moi. (Il sort par la gauche.)

LE PAGE annonce

Madame Diane de France.

(Diane de France paraît au fond,
accompagnée d'une sœur Bénédicte.)

DIANE DE POITIERS, se retournant

Ah !... Madame Diane de France voudra bien attendre ici que le roi ait donné l'ordre de l'introduire.

(Les deux femmes se saluent froidement.

Diane de Poitiers entre à gauche.)

Scène IV

Diane de France, puis Gabriel.

DIANE DE FRANCE, à elle-même

Oui, ma hautaine ennemie veut encore se placer entre le cœur

de mon père et moi. (Apercevant Gabriel qui entre.) Ah ! monsieur d'Exmès ! vous !

GABRIEL

Le capitaine des gardes a le privilège d'entrer ici ; Gabriel d'Exmès vous demande en grâce de l'écouter une minute. (Diane fait un signe, la Bénédicte se retire au fond.)

DIANE DE FRANCE

Parlez, parlez. Je suis contente, au moment où je pars, de pouvoir vous dire adieu ; car, vous voyez, je pars, et l'habit de la sœur qui m'accompagne vous dit où je vais.

GABRIEL

Eh bien, justement, il faut rester, Diane ! il faut m'oublier ! il faut m'abandonner à ma destinée !

DIANE DE FRANCE

Gabriel !... oh ! qu'est-ce que je vous ai fait ?

GABRIEL

Ah ! rien que de bon, de noble et de doux. Mais, depuis le jour où, sous les arbres du Mail, vous m'avez remis de brevet, un choc affreux a bouleversé ma vie.

DIANE DE FRANCE

Qu'est-ce donc, mon Dieu ?

GABRIEL

Je ne puis tout vous dire, et je ne sais pas tout moi-même. Mais je ne m'appartiens plus, j'appartiens au combat et au danger.

DIANE DE FRANCE

Et vous m'écarterez de vos peines !

GABRIEL

Ah ! c'est là ma peine la plus cruelle ! – Diane, je vous avais voué en silence ma vie et mon amour. Mais, heureusement pour vous, rien de pareil ne vous lie.

DIANE DE FRANCE, avec un sourire douloureux

Oh ! heureusement pour moi !

GABRIEL

Oui, Diane, car mon malheur nous sépare encore : on m'a laiss-

sé pressentir que le roi est mêlé à ce malheur.

DIANE DE FRANCE

Mon père !

GABRIEL

Aussi ma cause ne saurait être la vôtre... non qu'elle ne soit juste et sainte ! mais elle est si difficile et si périlleuse !

DIANE DE FRANCE

Fort bien ! et moi je ne suis pour vous qu'une étrangère ! nous n'avons pas grandi orphelins ensemble ! et, justement parce que je suis la fille du roi, je ne peux pas même essayer d'intervenir entre mon père et vous !

GABRIEL

Diane, laissez-moi mon courage ! Songez donc ! à la première occasion offerte, aujourd'hui, tout à l'heure, la lutte peut s'engager pour moi, lutte inégale, où j'aurai tant à risquer, tant à souffrir !

DIANE DE FRANCE

Mais vous voulez donc me tenter, vous ! mais, pour peu qu'on ait l'âme élevée, ne savez-vous pas que le danger invite et que la chute attire ! Ah ! vous m'avez été si dévoué, ingrat ! et vous voulez que je vous sois indifférente ! Ah ! vous êtes malheureux, méchant ! et vous me défendez de vous consoler et de vous secourir ! Ah ! c'est ainsi !... Eh bien, non ! vous m'auriez mise de vos joies, je veux, moi, être de vos douleurs ! Ah ! vous souffrez ! eh bien, je vous aime !

GABRIEL

Ma Diane adorée !...

LE PAGE, entrant par la gauche

Le roi fait avertir madame Diane de France qu'il va venir la retrouver ici. Monsieur le capitaine des gardes, Sa Majesté vous mande que vous ayez à convoquer dans cette salle tous les gentilshommes et capitaines présents à Saint-Germain.

DIANE DE FRANCE

Le roi !... Allez, Gabriel, allez !

(Gabriel baise éperdument la main de Diane et sort par le fond.)

Scène V

Diane de France, le roi.

LE ROI

Avant notre entretien, ma fille, il faut que vous sachiez, et vous allez savoir tout à l'heure pourquoi, en ce moment moins que jamais, il nous est permis de reprendre au connétable notre parole.

DIANE DE FRANCE

Sire, moins que jamais aussi j'ai le droit d'engager ma vie.

LE ROI

Ah ! je vous aime, Diane, et vous me désolez !

DIANE DE FRANCE

Sire, je vous aime ; pourquoi me désespérez-vous ?

LE ROI

Vous persistez à vouloir retourner aux Bénédictines ?

DIANE DE FRANCE

La voiture qui doit m'y conduire est là qui m'attend.

LE ROI

Ce ne pourra être, en tout cas, aux Bénédictines de Saint-Quentin.

DIANE DE FRANCE

À Saint-Quentin pourtant réside la sainte mère Ursule, qui m'a élevée. Pourquoi ne pourrais-je l'aller rejoindre ?

LE ROI

Vous allez l'apprendre avec tous nos gentilshommes.

Scène VI

Les précédents. Entrent par le fond les gentilshommes et capitaines parmi lesquels Gabriel et Martin-Guerre ; par la gauche, Diane de Poitiers, accompagnée de plusieurs dames ; plus tard, le connétable.

LE ROI

Venez, messieurs ; j'ai à vous annoncer une douloureuse nouvelle, plutôt faite cependant pour exciter des âmes françaises que

pour les abattre. Nous avons une grande revanche à prendre. L'armée commandée par notre connétable a été défaite avant-hier aux environs de Saint-Quentin...

(Entre le connétable par la droite.)

LE CONNÉTABLE, fléchissant le genou

Sire...

LE ROI, le relevant

Vous n'avez, mon cousin, à plier le genou que devant Dieu : la bataille dépend des hommes, de Dieu seul dépend la victoire. Ne pensons plus à la défaite, mais aux moyens de la réparer.

LE CONNÉTABLE

Sire, je ne veux rien dissimuler à Votre Majesté : l'armée est à peu près détruite, et la route de Paris ouverte à l'ennemi. La ville de Saint-Quentin, que les Espagnols assiègent, pourrait seule, en prolongeant sa résistance, arrêter la marche des vainqueurs. Par malheur, elle n'est guère fortifiée. Pour rassembler les débris de notre armée, il nous faudrait au moins une semaine, et mon neveu Coligny, qui s'est vaillamment jeté dans la place, n'était pas sûr, à mon départ, de pouvoir la garder deux jours.

LE ROI

Et vous n'avez pas eu, depuis, de ses nouvelles ?

LE CONNÉTABLE

J'en attends, sire. (Cherchant des yeux Arnauld du Thil et apercevant Martin-Guerre.) Ah ! te voilà ! eh bien, t'es-tu informé de ce message ?

MARTIN-GUERRE, étonné

Monsieur le connétable se méprend ; je me nomme Martin-Guerre, je suis à M. d'Exmès.

LE CONNÉTABLE, le regardant, surpris

Ah ! oui... (À part.) Arnauld ne m'a pas trompé, ressemblance étrange ! (Un page vient lui présenter un pli. Haut.) Mais voici cette lettre, sire. (Sur un signe du roi, il l'ouvre et la parcourt.) L'amiral demande des hommes, et surtout des chefs. Si on ne lui en envoie, il ne répond pas de pouvoir tenir dans Saint-Quentin plus de quarante-huit heures.

LE ROI

Ah ! Saint-Quentin ! Saint-Quentin ! c'est là que gît maintenant la fortune de la France. Saint-Quentin, ma bonne ville, si tu tenais seulement huit jours, la défense du territoire pourrait s'organiser derrière tes murailles fidèles. Ah ! pour chacune de tes heures de résistance, je te donnerais un privilège, et, pour chacune de tes pierres écroulées, un diamant. Huit jours ! huit jours ! qui donc fera que Saint-Quentin tienne huit jours !

MARTIN-GUERRE, à demi-voix, dans un groupe

Mais c'est possible !

LE ROI, se retournant

Qui a parlé ? (Silence.) Eh ! si l'un de vous, messieurs, a quelque chose à dire, qu'il ne craigne donc rien, qu'il parle ! qu'il parle vite ! Ah ! dans le péril présent, nous prêterions l'oreille au dernier piquier de notre armée.

MARTIN-GUERRE

Sire, un humble soldat peut donc avoir l'audace d'élever la voix.

LE ROI lui fait signe d'approcher

Qui êtes-vous ?

MARTIN-GUERRE

L'écuyer de votre capitaine des gardes, sire. Mon seigneur est si modeste ! il n'ose peut-être pas dire tout haut l'idée... – oh ! une fière idée ! – dont il me faisait part tout bas.

LE ROI

M. d'Exmès a été le bras droit de M. de Guise au siège de Metz ; quelle est donc son idée ?

MARTIN-GUERRE

Votre Majesté promettait tout à la ville qui se défendrait, elle accorderait tout, bien sûr, à l'homme qui la ferait se défendre ?

LE ROI

Oui, tout ce qu'il me demanderait ! tout !

MARTIN-GUERRE

Ah ! c'est que cet homme ne serait pas le premier venu, au moins ! il y aurait à imposer sa volonté et son courage à une ville

tout entière ; et cela durant huit jours, durant huit jours d'épreuve et d'épouvante. Mais c'est tout de même, cet homme, je le connais, moi, je le vois à l'œuvre depuis six ans. Ah ! il ne bronche pas, il ne recule jamais ! pas plus dans l'impossible que dans le possible ; jamais ! Et cet homme-là, avec la permission de Votre Majesté, c'est tout bonnement son capitaine des gardes.

LE CONNÉTABLE, haussant les épaules

Il est fou !

LE ROI

Si pourtant il s'engageait à faire tenir Saint-Quentin ! s'il nous donnait ces huit jours !... – Allons ! qu'on nous laisse avec M. d'Exmès et son écuyer. (Les seigneurs présents se retirent. Le roi s'approche de Diane de France.) Diane, vous voyez pourquoi il est impossible que vous retourniez aux Bénédictines de Saint-Quentin.

DIANE DE FRANCE

Parce qu'il y aura là des blessés et des mourants ? Cette raison pour votre fille n'est pas suffisante, mon père.

LE ROI

Entrez là, et ne partez qu'après notre audience à M. d'Exmès.

DIANE DE FRANCE, à part

Oh ! le secret de Gabriel, je veux le savoir, je le saurai ! (Elle sort par la droite.)

GABRIEL, bas à Martin-Guerre

Penses-tu bien à ce que tu risques ?

MARTIN-GUERRE

Non, je pense à ce que je veux gagner.

Scène VII

Le roi, Diane de Poitiers, le connétable,
Gabriel, Martin-Guerre.

LE ROI

Monsieur d'Exmès, parlez ; croyez-vous réellement pouvoir prolonger de huit jours la défense de notre brave cité ? Alors réclamez de nous, à votre gré, faveurs, dignités, titres, richesses.

GABRIEL

Plus et moins que tout cela, sire.

DIANE DE POITIERS, bas au connétable

C'est clair ! la main de Diane de France.

GABRIEL

Sire, ce que je sollicite n'est pas une faveur, c'est un pardon.

LE ROI

Un pardon ?

GABRIEL

Oui, sire, la grâce d'un condamné.

LE ROI

Et quel est ce condamné ?

GABRIEL

Mon père.

LE ROI

Votre père, monsieur d'Exmès ? Je ne savais pas que vous eussiez encore votre père.

GABRIEL

Il y a quinze jours, sire, je ne le savais pas non plus.

LE ROI

Ah ! et quelle est la peine que subit votre père ?

GABRIEL

La plus dure captivité.

DIANE DE POITIERS, bas au connétable

Que dit-il ?

LE ROI

Son crime a donc été bien grave ? Quel a été ce crime ?

GABRIEL

Je ne saurais répondre à cette question, Sire.

LE ROI

Et pourquoi, monsieur, voulez-vous me taire la vérité ?

GABRIEL

Mon Dieu ! je l'ignore en partie moi-même.

LE ROI

Vous l'ignorez !

GABRIEL

Un seul homme la connaît tout entière.

LE ROI

Et quel est cet homme ?

GABRIEL, avec embarras

Sire... je crois qu'il y a là un secret peut-être mortel... et je ne puis nommer cet homme, même à Votre Majesté.

MARTIN-GUERRE, s'avançant

Eh bien ! mais pourquoi donc ? Cet homme, c'est moi, sire.

LE ROI

Vous ? – Comment ! vous avez si longtemps dérobé à votre maître un secret pour lui si grave ?

MARTIN-GUERRE

Sire, je le devais. Mais aujourd'hui je suis prêt à le lui révéler, devant Votre Majesté.

LE CONNÉTABLE

Prenez garde, l'ami ! M. d'Exmès nous a lui-même avertis qu'il pourrait y avoir quelque témérité dans vos révélations. Vous êtes sûr de ce que vous allez avancer ? Vous en avez des preuves ?

MARTIN-GUERRE

Oh ! j'ai mieux que des preuves, monsieur le connétable ; j'ai des témoins.

LE ROI

Allons ! parlez donc, parlez.

MARTIN-GUERRE

Sire, un soir, il y a dix-huit ans...

DIANE DE POITIERS, tressaillant

Dix-huit ans !

MARTIN-GUERRE

... j'entrai pour mon service dans la chambre du seigneur chez qui j'étais page. – Oh ! je l'aimais et il m'aimait !... Il faut que je dise... j'étais l'enfant d'un amour de sa jeunesse. – Il froissait une lettre, il était très-pâle, et il disait tout bas : On ne rira plus ! Il se lève, il prend son épée, son manteau, il embrasse son jeune fils

qui dormait, et il sort. Je le rejoins à la porte de la maison, il me défend d'aller plus loin. Mais je savais à peu près où il allait, et même quelle douleur l'attendait et quel danger, et je le suivis malgré sa défense.

LE ROI

Mais d'abord son nom ? le nom de votre maître ? Pourquoi omettez-vous de dire son nom ?

MARTIN-GUERRE

Sire, il s'appelait le comte de Montgomery.

LE ROI et DIANE, en même temps

Montgomery !

(Gabriel éperdu serre la main de Martin-Guerre.)

LE CONNÉTABLE

Est-ce que le roi veut en entendre davantage ?

LE ROI

Attendez, connétable. – Monsieur d'Exmès, je croyais que celui dont on allait nous parler était votre père.

MARTIN-GUERRE

Le vicomte d'Exmès est un des apanages de sa famille, et il avait le droit d'en prendre le titre ; mais son nom est Montgomery.

DIANE DE POITIERS

Il est au moins inutile, sire, qu'on rappelle cette malheureuse histoire devant ceux qui sont ici.

MARTIN-GUERRE

Je vous demande pardon, madame ; il y a ici deux personnes qui ne connaissent pas cette histoire tout entière : mon maître et le roi.

LE ROI, stupéfait

Moi, dites-vous ?

DIANE DE POITIERS

Sire, ne souffrez pas que...

MARTIN-GUERRE

Ah ! le roi a daigné m'interroger, madame.

LE CONNÉTABLE

Eh bien, parle donc, mais prends garde !

MARTIN-GUERRE

À quoi ?... À ma vie ? Oh ! je sais très-bien que je l'ai risquée. Je n'ai qu'un appui, la justice, et qu'une force, la vérité.

LE ROI

Mais, en présence du roi, cela suffit.

MARTIN-GUERRE

C'est bien ce que je croyais, sire, et je ne me trouve pas si audacieux. (Se tournant vers Gabriel.) Monsieur d'Exmès, il y avait là, outre votre père, madame Diane de Poitiers, le connétable et monseigneur le Dauphin, aujourd'hui le roi, qui m'écoute.

LE CONNÉTABLE

Eh ! mais, apparemment, vous y étiez aussi, vous ?

MARTIN-GUERRE

Oui, vraiment, monseigneur, j'y étais, caché tout palpitant derrière une tapisserie. Oh ! vous aurez oublié le détail insinifiant d'un jeune inconnu, qui, cette nuit-là, fit la tentative insensée de délivrer le comte, et qui fut surpris, frappé et laissé pour mort sur la place. Il n'était pas mort cependant ; c'est lui qui vous parle.

LE CONNÉTABLE

Sire, permettez-vous que ?...

MARTIN-GUERRE

Mais, monsieur, laissez-moi dire, puisque le roi veut bien m'écouter. – À mon arrivée, mon maître était emporté par une espèce de tempête de passion et de fureur. Il affirmait que madame de Poitiers l'avait accepté pour son prétendant et son fiancé. – Il n'y a plus ici, criait-il, de Dauphin de France ! il y a un homme qui se dit aimé de la femme que j'aime ! – Et il adjurait madame Diane, et il insultait M. le connétable, et il osait... oui, monseigneur, il osait provoquer le fils du roi. Le fils du roi tirait son épée ; le connétable se jetait entre eux... Tout cela, pour moi, était confus, haletant, douloureux comme un rêve, et les éclats de voix, les pas agités, les silences même me faisaient une sorte de

vision terrible où je m'agitais comme dans la fièvre. Jusqu'à ce qu'enfin... (Il hésite.)

LE ROI, se levant

Jusqu'à ce qu'enfin vous entendîtes le Dauphin crier au connétable : — Laissez-le ! laissez-nous ! Son gant a effleuré mon visage ; il faut à présent qu'il me tue ou que je le tue !

MARTIN-GUERRE

Oui, je l'ai entendu, ce cri loyal et royal, et j'en rends témoignage, et vous aurez, monsieur d'Exmès, à vous le rappeler éternellement : il est la part du Dauphin de France.

GABRIEL

Oh ! sire...

MARTIN-GUERRE

Madame Diane de Poitiers, elle, a jeté aussi un cri, mais naturellement moins héroïque ; c'était pour appeler les hommes de l'escorte du prince. En une minute, mon cher maître était bâillonné, garrotté et emporté. Le Dauphin protestait, s'opposait, tout frémissant de colère et aussi de jalousie. — « Qui sait, après tout, disait-il, si cet homme ment, s'il n'est pas aimé ? — L'épreuve en sera facile et prompte, dit le connétable. À votre avis, madame, que devons-nous faire de celui qui vient d'outrager ainsi le fils du roi ? — Quelle est, répondit madame Diane, la peine des criminels de lèse-majesté ? la mort, je crois ? Mon avis est donc que cet homme meure. » Et M. le connétable s'écria : « Il me semble, prince, que madame est justifiée ! Mais pas de jugement possible : l'injure, pour rester secrète, veut un secret châtiment. Le coupable ne doit ni mourir ni vivre ; il doit disparaître. » Et M. le connétable se chargea courageusement de la disparition. — Ai-je dit la vérité ?

LE CONNÉTABLE

Je ne songe pas à la nier.

MARTIN-GUERRE

Eh bien ! j'avais promis que je produirais mes témoins : vous les avez entendus, monseigneur, le roi le premier. Maintenant,

pour ce que le roi ignore, à votre tour soyez témoin.

LE ROI

Oui, dites-nous ce que vous savez, vicomte d'Exmès.

GABRIEL

Pardon, sire ! je ne m'appelle plus le vicomte d'Exmès.

LE ROI

Eh bien ! parlez... comte de Montgomery.

GABRIEL

Je ne suis pas non plus le comte de Montgomery.

LE ROI

Comment ! qu'êtes-vous donc ?

GABRIEL

Je suis le vicomte de Montgomery.

LE ROI

Dieu ! vous croyez que votre père n'est pas mort ?

GABRIEL

Sans doute, puisque je demande sa grâce. Il est vivant, sire !
il est vivant !

LE ROI

Vivant !... Ah ! sur l'honneur, on me l'avait caché !

MARTIN-GUERRE

Sur l'honneur, j'en étais sûr !

GABRIEL

Sire, j'ai vu, j'ai touché mon père ! il n'est pas mort, mais il meurt depuis dix-huit ans, dans une captivité qui ferait frémir le bourreau.

LE CONNÉTABLE, menaçant

Monsieur !...

MARTIN-GUERRE, épouvanté, à Gabriel

Oh ! ne dites pas, vous, ne dites pas ce qu'est cette captivité !
c'est moi plutôt, c'est moi...

LE ROI

Non, achevez, monsieur ; achevez sans crainte.

GABRIEL

Sire, imaginez le supplice : chaque fois que le prisonnier

essaye seulement de prononcer une parole, il est condamné à un cachot plus sombre et plus dur. Deux fois déjà il a descendu ces étages de l'enfer...

MARTIN-GUERRE

Le dernier serait un tombeau.

LE ROI

Oh ! connétable ! connétable !

MARTIN-GUERRE

Voilà ce qui se passe, sire, et vous n'en savez rien. C'est évident ! si vous l'aviez su, il serait arrivé un jour, une heure, une minute, – en regardant vos fils, par exemple, – où vous auriez pensé à ce malheureux père. Alors vous auriez mis dans la balance la peine avec la faute, et, faisant bonne mesure, vous auriez dit : En voilà assez ! Mais non ! entre la pitié de ceux qui jugent et la souffrance de ceux qui expient, il faut qu'il y ait toujours, interceptant la clémence et confisquant le pardon, de ces complaisants du supplice et de ces empressés du châtiment !

LE ROI

Qu'est-ce que vous répondez, monsieur le connétable ?

DIANE DE POITIERS

Monsieur le connétable, laissez-moi répondre pour vous... et pour moi.

LE ROI, effrayé

Vous, madame ! vous !

DIANE DE POITIERS

Oui, sire, moi ; car j'ai agit de concert avec le connétable. Nous avons voulu, lui et moi, épargner au cœur de Votre Majesté jusqu'à l'ombre d'un scrupule et d'un souci, et nous avons pris sur nous la responsabilité de ce châtiment à la fois juste et nécessaire...

LE ROI

Dieu !

DIANE DE POITIERS

Il paraît que notre zèle a été coupable ? à la bonne heure ! Mais quoi ! aujourd'hui le roi n'a qu'à délivrer le comte de

Montgomery, tout pour lui sera réparé ; l'odieux des tortures passées retombera sur nous seuls, et l'on dira de vous, sire : Ô le grand, le juste prince, qui fait grâce à ceux qui l'outragent et qui punit ceux qui l'ont aimé !

LE ROI

C'est vrai !... que faire ?... Oh ! il y a là une invincible fatalité, et il semble aussi impossible de pardonner que de sévir.

GABRIEL

Sire ! ah ! ne parlez pas ainsi ! mais on dirait que vous ne pensez plus à la grande rançon que je vous propose. Une ville pour un homme ! La défense de Saint-Quentin sauverait la France ; est-ce que, par-dessus le marché, elle ne peut pas sauver mon père ? Sire, Dieu m'aidera, je réussirai ! je ferai tenir Saint-Quentin huit, dix, douze jours. Oui, je ferai cela, et plus encore ! si, pour la précieuse liberté que je réclame, c'est trop peu de retarder la prise d'une ville, eh bien, sire, parlez, ordonnez, je vous en conquerrai une autre !

MARTIN-GUERRE, bas à Gabriel

Enfant ! voilà une parole de trop !

DIANE DE POITIERS, bas au connétable

Il est téméraire, ce jeune homme !

LE ROI

Eh bien, voyons, mon cousin, vous-même, il me semble que vous êtes touché.

LE CONNÉTABLE

L'homme est touché, sire, le ministre n'est pas convaincu. La promesse demandée est grave. En voulant préserver le royaume, ne compromettons pas le roi.

MARTIN-GUERRE

Eh ! monsieur le connétable, vous qui calculez si bien, comment pouvez-vous oublier contre nous et pour vous la plus probable chance ? M. d'Exmès a parlé avec l'ivresse de son âge ; mais, dans cette entreprise désespérée, ne voyez-vous pas que nous allons... que nous voulons mourir.

DIANE DE POITIERS, bas au connétable

Écoutez !

MARTIN-GUERRE, à Gabriel

Oui, mon cher seigneur, ne vous faites pas illusion : que Saint-Quentin résiste ou succombe, nous resterons sur cette brèche que nous allons défendre. Mais qu'importe ! nous serons quittes de notre devoir, comme le roi sera quitte de sa dette.

DIANE DE POITIERS, bas au connétable

Il a raison !

LE CONNÉTABLE, bas à Diane

Et j'ai le moyen, moi, d'aider les chances mortelles ! (Haut.)
Eh bien ! sire ?...

LE ROI

Eh bien ?

LE CONNÉTABLE

Si M. d'Exmès et son écuyer, qui sont là en possession d'un secret d'État redoutable, peuvent attester par serment, d'abord qu'ils sont les seuls à connaître ce secret, puis, qu'ils ne le révéleront à personne au monde qu'après leur œuvre accomplie...

GABRIEL, étendant la main

Je le jure.

(Martin-Guerre étend aussi la main en silence.)

LE CONNÉTABLE

Cela étant, je trouve qu'il est impossible de tenir rigueur à tant de courage et de dévouement. Oui, vous pouvez, vous devez, sire, engager à M. d'Exmès votre parole en échange de la sienne.

LE ROI

Ah ! Dieu soit loué ! je respire ! (À Gabriel.) Tenez donc, monsieur d'Exmès, vos vaillantes promesses. Je vous donne, moi, ma parole de gentilhomme et de roi que je ferai ce que vous voulez.

LE CONNÉTABLE, qui a rempli et signé un parchemin

Voici, monsieur, votre commission pour Saint-Quentin.

GABRIEL

Ah ! sire, merci ! merci !

MARTIN-GUERRE

Allons ! venez, mon cher seigneur, vous remercieriez mieux le roi dans quinze jours, – à votre retour de Saint-Quentin. Car, au fond, je garde quelque espoir, monsieur le connétable, que nous en reviendrons – tous les deux.

QUATRIÈME TABLEAU

À Saint-Quentin. Arrière-cour du logis de Jean Peuquoy. À droite, la maison ; à gauche, un hangar. En face, mur à hauteur d'appui avec porte extérieure, le tout au trois quarts démoli. Au fond, la ville toute dévastée et ruinée par le bombardement ; les maisons à demi écroulées à gauche, les débris des remparts à droite ; larges brèches partout, ne laissant debout que quelques pans de murs et de tours.

Pendant les quatre premières scènes, il fait nuit, et le canon retentit au loin à des intervalles réguliers ; des lueurs rougeâtres éclatent par instants à l'horizon.

Scène I

Jean Peuquoy, Pillemiche, Babette, sortant de la maison ;
plus tard, bourgeois de la milice.

PILLEMICHE, à Babette

Comment ! personne chez vous n'a vu, cette nuit, Martin-Guerre ?

BABETTE

Mon Dieu ! non. Et, Macette ou moi, nous avons toujours veillé.

JEAN

Vous avez rêvé, vous, Pillemiche ! Martin-Guerre est mort, bien mort !

PILLEMICHE

Quand le diable y serait, je lui ai pourtant parlé. Je l'ai aidé à entrer dans Saint-Quentin. Il m'a demandé où était votre logis ; je lui ai indiqué l'autre porte, sur la rue de Filandières.

JEAN

Mais comment n'est-il pas allé retrouver M. d'Exmès sur la

brèche ?

PILLEMICHE

Il m'a dit qu'il était trop fatigué.

JEAN

Fatigué ! lui, Martin-Guerre ! Pillemiche, ou vous dormiez debout, ou vous avez cette fâcheuse infirmité qu'on appelle...

PILLEMICHE

Qu'on appelle ?...

JEAN

Qu'on appelle la berlue. Mais venez vite rejoindre M. d'Exmès. Ô le brave jeune homme ! par les renforts qu'il nous a amenés, par l'ardeur et l'habileté qu'il a déployées, il a jusqu'ici préservé la ville ! et pourtant j'ai dans l'idée que, s'il ne réussit pas à la maintenir au moins un jour encore, il est déterminé à se faire tuer sur le dernier pan de muraille. (Regardant vers la ville.) Ah ! les sœurs Bénédictines qui vont aux ambulances.

(On voit passer au fond, précédées d'hommes du peuple portant des torches, huit ou dix Bénédictines, robe blanche et bleue.)

BABETTE

Je les rejoins, mon frère.

JEAN

Va mon enfant, va. (Babette va se joindre aux Bénédictines.) Et voyez, toujours à leur tête, Diane de France. Saint-Quentin était déjà désespéré quand elle est arrivée ici. Le roi croyait qu'elle allait aux Bénédictines d'Orléans ; mais elle a tourné, elle, du côté du danger. Et jour et nuit elle est là, cette fille de France, veillant, consolant, guérissant. Au couvent, on l'appelait la sœur Benedicta ; mais nos pauvres gens, qui ne savent pas le latin, l'appellent tout bonnement la sœur Bénie, et ça vaut bien Madame la Duchesse. Sur ce, Pillemiche, aux remparts !

(Une douzaine de bourgeois armés passent en courant, au fond.)

PILLEMICHE

Hé ! Jean, on dirait votre compagnie.

JEAN

Tiens ! mais oui. (Élevant la voix.) Holà ! où allez-vous donc,

vous autres ?...

UN DES BOURGEOIS

La brèche Saint-André est emportée.

UN AUTRE

M. de Coligny nous envoyait au fort Saint-Jean. Est-ce qu'il faut y aller ?

LE PREMIER BOURGEOIS

Pourquoi faire ? c'est fini !

JEAN, la tête basse

Oui, c'est fini. Depuis cinq jours l'ennemi nous laissait tranquille, mais on pensait bien que le premier assaut serait le dernier ! il ne nous reste pas un mur entier, pas une tour debout ; notre pauvre Saint-Quentin est par terre comme un soldat qui s'est bien battu, et nous sommes perdus, c'est évident, perdus sans rémission et sans espérance.

LE PREMIER BOURGEOIS

Oui, oui, il faut se rendre !

TOUS

Il faut se rendre !

JEAN, étonné, relevant la tête

Mais non, sont-ils bêtes ! il faut mourir !

TOUS

Mourir ?

JEAN

Eh ! oui, feignants ! M. de Coligny et M. d'Exmès nous montrent comment il faut faire. Nos pierres nous donnent le bon exemple. Le fort Saint-Jean tient encore... (Il prend des mains d'un jeune garçon le drapeau aux armes de la ville.) Au fort Saint-Jean !

TOUS

Au fort Saint-Jean ! (Ils sortent.)

Scène II

Macette, Arnould du Thil.

MACETTE, sortant de la maison

Martin-Guerre !... Tu peux venir.

(Arnauld du Thil sort avec précaution,
enveloppé dans son manteau.)

ARNAULD, déguisant sa voix

Adieu. Je cours au danger !

MACETTE, le retenant

Bah ! tu as bien le temps ! Cette nuit, au lieu d'aller te faire écharper pour les autres, tu t'es enfin laissé retenir par ta Macette ; te voilà dans le vrai. Songe donc, mon Martin-Guerre... (Je peux t'appeler mon Martin-Guerre à présent !) Songe donc que je t'ai cru mort, que je t'ai vu pendu.

ARNAULD

Raconte-moi encore...

MACETTE, étonnée

Pour la seconde fois ?...

ARNAULD, frappant du pied

Je te dis : encore !

MACETTE

Ah ! bien ! très-bien ! (À part.) À la bonne heure ! il parle en maître ! (Haut.) Tu te souviens... — car en ce moment-là tu avais toute ta tête, — qu'en arrivant à Saint-Quentin, nous sommes tombés, toi, moi et Pillemiche, dans un bivouac de Flamands. Ces brutes t'ont pris pour un Renaud... Arnaud... je ne sais plus. On nous a dit, après, que ce Renaud venait de leur échapper, en enlevant une certaine Gudule, la femme de leur capitaine. (Arnaud rit en se détournant.) Ils te demandaient : — Gudule ? qu'as-tu fait de Gudule ?... Comme si tu étais capable, pauvre innocent !... Après ça, maintenant, je ne sais plus trop si... (Arnaud frappe du pied avec impatience.) Bref, mon Martin-Guerre, j'ai vu ces furieux te garrotter et apprêter le nœud coulant... Alors je me suis évanouie. Mais Pillemiche, lui, a vu... la fin ; il t'a vu hissé et pendu à un chêne.

ARNAULD

Et mort ? bien mort ?

MACETTE

Eh ! oui ; il l'a cru, au moins. Mais, enfin, mon Martin-

Guerre, on t'a donc dépendu... en temps utile ?

ARNAULD, avec impatience.

Parbleu ! – Et... mon jeune maître ?

MACETTE

M. d'Exmès ? Oh ! la nouvelle de ta mort l'a mis au désespoir, et il se bat comme quelqu'un qui aurait bonne envie de te suivre, mon Martin-Guerre.

ARNAULD

Ah ! vous m'ennuyez avec votre Martin-Guerre !...

MACETTE

Ingrat !... Tu voudrais me faire peur !... mais non, tiens, je ne suis même plus jalouse de cette petite Babette, qui m'offusquait un peu, parce que tu lui plaisais, cher homme, et parce qu'enfin elle est bien plus riche que moi...

ARNAULD, dressant l'oreille

Tu dis ?...

MACETTE

Ah ! quelqu'un ! je...

ARNAULD, qui a jeté un coup d'œil vers la rue

Rentrez.

MACETTE

Eh ! mais si tu...

ARNAULD, la poussant du côté de la maison avec colère

Rentrez donc !

MACETTE

J'obéis, mon ami, j'obéis. (À elle-même.) Ah ! mais quel homme à présent ! comme la potence lui a profité ! (Elle rentre dans la maison.)

ARNAULD, seul, regardant au fond

Vive moi ! on dirait cette petite Babette. Elle, j'épouserais bien sa dot ! À tout à l'heure vos affaires, cher connétable ! je suis en veine pour mon compte.

Scène III
 Arnauld, Babette.

ARNAULD, allant au devant-de Babette

Chère cousine...

BABETTE, avec un cri de joie

Ah ! mon cousin Martin-Guerre ! c'était donc vrai ! vous n'êtes pas mort !

ARNAULD

Babette ! (Il lui tend les bras.)

BABETTE

Ah ! laissez ! que je coure vous annoncer vite à M. d'Exmès...
 Il vient d'être blessé.

ARNAULD

Blessé !

BABETTE

À l'épaule. Pas dangereusement. On l'apporte ici. Oh ! il sera si joyeux d'apprendre...

ARNAULD, cherchant à l'attirer à lui

Non, restez ! avant tout, on embrasse son cousin, la mignonne !

BABETTE, reculant

Oh ! comme vous me dites ça !

ARNAULD

Je vous le dis mal ?

BABETTE

Vous me le dites un peu hardiment.

ARNAULD, souriant

Et ça vous trouble ?

BABETTE

Non, cela m'offense

ARNAULD

Oh ! oh ! vous n'étiez pas si farouche à Paris !

BABETTE

À Paris, vous étiez si timide ! vous aviez presque l'air d'avoir peur de moi ; alors, moi, je n'avais pas peur de vous.

ARNAULD

Et vous ne me trouvez plus le même ?

BABETTE

Non : je ne sais pas si c'est d'être en campagne qui vous change.

ARNAULD

Enfant !... Allons ! voyons, un petit baiser !

BABETTE, reculant

Non.

ARNAUD

Pourtant vous m'en avez déjà donné, des baisers.

BABETTE

Bien mieux ! je vous en ai demandé. Oui, je vous disais quelquefois : Embrassez-moi donc, cousin ! Vous vous approchiez, un peu gauche, avec votre bon regard de frère, respectueux et tendre, et vous me mettiez doucement au front un baiser... qui ne m'embarrassait pas. Mais maintenant, je ne sais pas, quand vous me dites : Un petit baiser ! votre geste, votre voix ont l'air de se moquer, et je deviens rouge, et j'ai envie de pleurer, et, tenez, laissez-moi, j'aime mieux me sauver, j'ai honte... (Elle entre vivement dans la maison.)

ARNAULD, seul

Voyez-vous cette petite mijaurée ! Hum ! le diable se retire de mon jeu, revenons à celui du connétable. (Regardant vers le fond.) – M. d'Exmès ! où en est-il ? Massacre ! est-ce que ce n'est pas madame Diane de France qui l'accompagne ?... Voyons donc un peu. (Il se cache dans l'angle de la maison.)

Scène IV

Jean Peuquoy et un autre bourgeois entrent soutenant
Gabriel blessé ; Diane de France, en Bénédictine,
et une autre sœur les accompagnent ; Arnauld, caché.

(Le jour se fait pendant cette scène. Le canon
retentit toujours à des intervalles réguliers.)

JEAN

Sœur Bénie, le blessé perd connaissance.

DIANE DE FRANCE

Mettez-le là sur cette pierre : il se ranimera plus vite au grand air. (On assied Gabriel sur un débris de mur. Le second bourgeois sort. Diane examine la blessure.) Ah ! l'appareil s'est dérangé. Aidez-moi, ma sœur.

JEAN

Est-ce que c'est dangereux, cette blessure ?

DIANE DE FRANCE

Non, le danger n'est pas là... (Se rapprochant de Jean.) Mais ce serait pour le blessé un coup terrible si Saint-Quentin ne pouvait résister un jour encore.

JEAN, secouant tristement la tête

Oui, je m'en doute, mais...

DIANE DE FRANCE

M. de Coligny n'a pas capitulé, n'est-ce pas ?

JEAN

Non, sœur Bénie, tant que vous entendrez le canon, c'est que nous tiendrons encore. Mais j'ai bien peur que vous ne l'entendiez plus longtemps. (Gabriel, que soutient la sœur, fait un mouvement.)

DIANE DE FRANCE

Chut ! il rouvre les yeux.

JEAN

Je vais voir dans la maison si tout est prêt pour le recevoir. (À la Bénédictine.) Venez, ma sœur. (Il entre avec elle dans la maison.)

Scène V

Gabriel, Diane de France, plus tard, Babette, Arnauld, caché.

GABRIEL, revenant à lui

Diane ?...

DIANE DE FRANCE

Ne parlez pas !

GABRIEL

Pourquoi donc ?

DIANE DE FRANCE, à elle-même

Mon Dieu ! il me semble que le bruit du canon a cessé.

GABRIEL

Ah ! je me rappelle... une blessure.

DIANE DE FRANCE, à elle-même

Je n'entends plus rien !

GABRIEL

Est-ce qu'il y a longtemps que je suis évanoui ?

DIANE DE FRANCE

Non... quelques minutes... (À part.) Plus rien !

GABRIEL

Qu'est-ce donc que vous écoutez ?... (Jetant un cri.) Ah ! je comprends. Le silence !

DIANE DE FRANCE

Gabriel !

GABRIEL, avec désespoir

Saint-Quentin a capitulé !

DIANE DE FRANCE

Gabriel ! voyons, quand cela serait, cette ville si faible, cette place ouverte n'en aurait pas moins, grâce à vous, tenu douze jours entiers.

GABRIEL

Non, Diane ! non ! Saint-Quentin a résisté douze jours, mais ce n'est pas à moi que revient l'honneur de cette défense. Dans les cinq derniers jours, quelqu'un au dehors, – M. de Guise, le connétable, que sais-je ? – quelqu'un a occupé l'ennemi par des diversions puissantes, et a ainsi préservé la ville. Mais moi, j'avais promis au roi huit jours, et je n'en ai réellement tenu que sept.

DIANE DE FRANCE

Oh ! et vous croyez que le roi va exiger avec tant de rigueur l'accomplissement de votre parole ?

GABRIEL

Ah ! Diane, vous ne pouvez savoir, et il m'est défendu de vous dire ce qu'en échange de mon engagement rempli, le roi me devait à son tour...

DIANE DE FRANCE, à part

Je le sais pourtant.

GABRIEL

Mais mon œuvre inachevée est nulle et ne compte pas. Je n'ai rien à réclamer du roi, rien ! Ah ! d'aujourd'hui j'ai perdu à jamais le repos et la joie.

DIANE DE FRANCE

Gabriel ! oh ! mais je suis là ! j'ai voulu justement y être pour cette heure de l'épreuve, pour consoler votre découragement comme pour panser votre blessure. Oh ! je vous en prie, ne soyez pas si cruel, ne souffrez pas tant ! espérez encore !

GABRIEL

Ah ! Diane, plus vous êtes adorable, plus je suis malheureux ! Voyez donc tout ce que je perds à la fois : d'abord l'objet saint et mystérieux de ma poursuite et de mes efforts ; puis je ne sais quelle illusion bénie qui murmurait au fond de mon cœur que peut-être, après la victoire, je pourrais vous-même vous conquérir et vous mériter... Et le sort ne m'a pas même laissé celui qui dans l'action était mon conseil et mon soutien : mon frère Martin-Guerre est mort !

BABETTE, qui vient d'entrer

Non pas, monseigneur, il est vivant.

GABRIEL

Vivant !

BABETTE

Eh ! oui, il était là tout à l'heure.

GABRIEL

Martin-Guerre !... Oui, en effet, on m'avait affirmé déjà... Mais alors où est-il ? (Douloureusement.) Comment n'est-il pas venu à moi tout de suite ?

BABETTE

On va le chercher.

DIANE DE FRANCE

Mais il faudrait rentrer, et l'attendre à la maison.

BABETTE

Appuyez-vous sur nous.

GABRIEL

Ah ! j'ai retrouvé mes forces et mon courage.

DIANE DE FRANCE

Avais-je raison de vous conseiller l'espérance ?

GABRIEL

Oui, ce qu'un ange promet, c'est Dieu qui le tient !

(Ils entrent tous trois dans la maison.)

Scène VI

Arnauld du Thil seul, puis Jack Tobin.

ARNAULD, se montrant

Eh ! mais il me paraît assez mal en point, l'ennemi de mon connétable ! Enlevons-lui jusqu'à son faux Martin-Guerre ! Et, puisque j'ai fait pendre le vrai à ma place, je ne rapporterai pas au patron de trop mauvaises nouvelles. (Rumeurs et cris au loin.) Voilà les Espagnols, Anglais, Piémontais et Flamands qui font leur entrée dans Saint-Quentin ; la pauvre ville va ressembler à la tour de Babel ; bah ! dérobons-nous à cette confusion. (Il se dirige vers la rue. Une troupe ennemie passe en courant au fond. Jack Tobin s'en détache et accoste Arnauld.)

JACK TOBIN, accent anglais prononcé

Oh ! je revois encore déjà vous ?

ARNAULD

Plaît-il ? vous me connaissez, mon cher ?

JACK TOBIN

Yes, très-bien ! Vous êtes Martin-Guerre, qui a été pendu et dépendu.

ARNAULD

Tiens ! oui, il me connaît. Adieu !

JACK TOBIN, le retenant

Bonjour ! – Je choisis vous prisonnier.

ARNAULD

Moi ! et de quel droit ? De quel pays êtes-vous ? Anglais, il me semble ?

JACK TOBIN

De Calais. Je mets ma juste fierté à être toujours dans les vainqueurs. Aujourd'hui je suis Anglais, lieutenant dans la garde bourgeoise anglaise, et marchand anglais. Mon nom est Jack Tobin. Je prononce Jacques Tobin quand je marche avec vos concitoyens français ; mais, quand mes compatriotes anglais sont les plus forts, je prononce Djeck Tobinn.

ARNAULD

C'est commode ! mais ça ne me dit pas pourquoi je serais votre prisonnier.

JACK TOBIN

Vous connaissez les termes de la capitouléchene ?

ARNAULD

Non.

JACK TOBIN

Saint-Quentin doit fournir cent prisonniers, nobles et bourgeois, au choix de nos capitaines, qui feront payer rançon à eux. Lord Grey, gouverneur de Calais et mon lord, a pour sa part un gentleman et un bourgeois. Il a chargé moi, moyennant récompense, de choisir eux de bonne étoffe...

ARNAULD

Ah ! ah ! un gentilhomme et un bourgeois ?

JACK TOBIN

Oui, et je choisis vous bourgeois sur la mine.

ARNAULD

Merci !... – Mais, dites-moi, si vos... élus n'ont pas par hasard sur eux l'argent de leur rançon, qu'est-ce que vous en faites ?

JACK TOBIN

Nous emmenons eux prisonniers à Calais.

ARNAULD

Ah ! vous les emmenez... Tiens ! tiens ! tiens ! je crois que je vais rapporter au connétable de tout à fait bonnes nouvelles ! Voulez-vous, Djeck Tobinn, que je vous propose une affaire ?

JACK TOBIN

Oh ! *yes*, je comprends les affaires vraiment bien.

ARNAULD

Voulez-vous que je vous indique un prisonnier noble de dix mille livres tournois ?

JACK TOBIN

Oh ! comment s'appelle-t-il ? où est-il ?

ARNAULD

Il est dans cette maison. Il s'appelle le vicomte d'Exmès.

JACK TOBIN

Oh ! je connais. – Lui noble très-bon. Et vous bourgeois bon.

ARNAULD

Eh ! non, moi mauvais ! moi pauvre écuyer ! Mais si je vous offrais, à ma place, un fort bourgeois de mille écus ?

JACK TOBIN

Nommez, montrez.

ARNAULD

Jean Peuquoy, maître tisserand, toujours dans cette maison.

JACK TOBIN

Le neveu de mon capitaine Pierre Peuquoy ? Bien ! très-bien ! merci ! – Oh ! mais, je me souviens, sir Martin-Guerre : le vicomte d'Exmès est votre seigneur et Jean Peuquoy est votre parent. J'entendais vous dire cela à M. de Coligny tout à l'heure...

ARNAULD

Moi ! je disais tout à l'heure ?...

JACK TOBIN

Yes, dans la Maison de ville.

ARNAULD

Dans la Maison de ville ?

JACK TOBIN

Yes, quand vous racontiez comment vous aviez été pendu et

dépendu.

ARNAULD

Je racontais... Éclair et tonnerre ! le vrai Martin-Guerre a été vraiment dépendu ! et le revenant est dans Saint-Quentin !

JACK TOBIN

Qu'est-ce que vous dites ?

ARNAULD

Je dis... je dis, Jack Tobin, que vous êtes mon sauveur ! je dis que j'ai un bon cheval et que la route de Paris est belle ! je dis qu'ayant été pendu et dépendu, je ne veux sous aucun prétexte être rependu ! (Il sort en courant.)

JACK TOBIN, seul, à lui-même

Oh ! je ne comprends pas ce gentleman ; mais il semble à moi comprendre terriblement bien les affaires... – Ah ! mon capitaine, et un de mes prisonniers. (Il se tient à l'écart.)

Scène VII

Jack Tobin ; Jean Peuquoy, Pierre Peuquoy, casqué et armé,
sortent de la maison ; plus tard, Macette et Babette.

PIERRE

Laissons les femmes, neveu Jean, et causons.

JEAN, marchant avec agitation

Ah ! mon oncle, ce Martin-Guerre ! qu'est-ce que Macette et Babette ont donc contre lui ? Où donc se cache-t-il ? Faut-il qu'il ajoute encore à nos chagrins dans un pareil jour ! Ma pauvre vieille ville !... Oncle Pierre, me voilà, comme vous, Espagnol ou Anglais, je ne sais pas au juste. Mais vous n'aurez toujours plus à me jalouser d'être gai.

PIERRE

Qui sait, Jean, si nous ne redeviendrons pas gais tous deux ensemble ? (À Tobin, qui s'avance en le saluant.) Hé ! Jack Tobin, que fais-tu là ?

JACK TOBIN

Mon capitaine, prenez en bonne part ce que j'ai à dire à vous. Votre neveu Jean Peuquoy est prisonnier de lord Grey, à la ran-

çon de mille écus, et, jusqu'à ce qu'il ait payé, il sera emmené à Calais.

JEAN

Moi, prisonnier !

PIERRE

Lui à Calais !

JACK TOBIN

L'autre prisonnier de lord Grey est milord d'Exmès, et je vais notifier à lui la nouvelle.

PIERRE

Oh ! Tobin, un seul mot. Qui est-ce donc qui a inventé ces deux prisonniers-là ? Qui est-ce qui a fait ce beau coup double ?

JACK TOBIN

By God ! c'est votre parent Martin-Guerre. (Il entre dans la maison.)

Scène VIII

Pierre Peuquoy, Jean Peuquoy.

JEAN

Encore Martin-Guerre ! oh ! c'est trop fort !

PIERRE, se frottant les mains

Oui, Jean, tu as raison, c'est trop fort ! il y a là-dessous quelque chose ! Je ne sais pas ce que c'est, mais ça doit être quelque chose d'excellent. Voilà ma grande idée qui germe et qui pousse ! Saint-Quentin est pris, c'est parfait ! il faudra bien qu'on le reprenne, et on reprendra Calais par-dessus le marché.

JEAN

Ce Martin-Guerre ! je suis sûr qu'il veut m'éloigner d'ici ; mais je vais payer les mille écus.

PIERRE

Garde-t'en bien, malheureux ! tu oublies le fort Risbank. Je vous emmène à Calais, M. d'Exmès et toi, comme manœuvres de la Providence. (Solennellement.) Tisserand, j'ai une commande à vous faire.

JEAN

Quelle commande ?

PIERRE

Chut ! une échelle... une grande, grande échelle de corde.

JEAN

C'est bon ! mais si vous croyez que Martin-Guerre est entré dans votre idée.

PIERRE

Je n'en sais rien. Il n'en sait peut-être rien lui-même.

(Macette et Babette sortent de la maison.)

JEAN

Je vous dis, moi, que c'est un surnois et un perfide !

MACETTE, qui a entendu

Oh ! oui, un perfide ! oh ! je viens de causer avec Babette... Et on ne l'a pas encore revu, le scélérat ?

PIERRE

Non, pas encore.

BABETTE

Et M. d'Exmès commence à s'impatienter et à se fâcher après lui.

JEAN

Ah ! tenez, c'est lui. Enfin !

PIERRE

Voyons-le venir.

Scène IX

Les mêmes, Martin-Guerre, arrivant du fond.

MARTIN-GUERRE, à lui-même, apercevant Pierre et Jean

Ah ! les voilà – Comme ils vont être étonnés et contents ! comme ils vont me recevoir à cœur-joie ! Suis-je assez ému, moi ! Ils ne me voient pas. Ils ont l'air bien sérieux ! (Toussant.) Hum ! hum ! – Ils ne m'entendent pas. (Se décidant et s'avançant. Haut.) Eh bien ! c'est moi.

JEAN

Ah ! c'est vous.

MARTIN-GUERRE

Oui, moi, Martin-Guerre. On dirait que vous ne me reconnaissez pas. Mon Dieu ! est-ce que je suis si changé ?

PIERRE

Oui, c'est vrai que vous êtes un peu changé, Martin-Guerre.

MARTIN-GUERRE

Ah !... Ce n'est pourtant pas une raison pour me recevoir si froidement. J'ai eu bien des peines et des traverses. Si vous saviez ! j'ai encore payé pour un autre. J'ai été... j'ai été malade, malade à la mort, pendant près d'une semaine. Il n'y a que cinq jours que je vais mieux. Par exemple, je crois que depuis cinq jours je vais assez bien. Ah çà ! mais vous ne me répondez pas, vous ne me regardez pas ! Qu'est-ce que vous avez donc contre moi, voyons ?

JEAN

Et Babette ? et Macette ? qu'est-ce qu'elles ont contre toi, Martin-Guerre ?

MARTIN-GUERRE

Babette ? Macette ?

PIERRE

Oui, elles sont là, se plaignant ensemble de toi, mais refusant de nous rien dire, à nous.

MACETTE

Seulement, Babette rougit.

MARTIN-GUERRE

Ma chère petite Babette !

BABETTE

Et Macette pleure.

MARTIN-GUERRE

Ma pauvre Macette !

JEAN

Et M. d'Exmès, ton jeune seigneur blessé, pourquoi as-tu l'air de l'éviter et de le fuir ?

MARTIN-GUERRE

Moi ! Gabriel !

PIERRE

Comment as-tu pu dire a Pillemiche, toi, toi ! que tu étais trop fatigué pour te battre ?

MARTIN-GUERRE

Ah ! dites donc, qui est-ce qui est fou ici ? vous ou moi ?

PIERRE

Enfin, dans quel but incompréhensible, – car, pour cette chose-là, je ne peux pas te supposer coupable ! – mais enfin dans quelle idée bizarre as-tu dénoncé, pour être emmené prisonniers à Calais, qui ? ton cousin Jean et M. d'Exmès ton maître ?

MARTIN-GUERRE

Oh ! mais vous voulez donc me faire damner, mon oncle ? Et d'abord, quand aurais-je commis toutes ces infamies-là ?

JEAN

Eh ! depuis hier minuit que tu es ici.

MARTIN-GUERRE

Depuis hier ? mais j'arrive ! – Je suis entré à Saint-Quentin il n'y a pas une demi-heure.

BABETTE et MACETTE

Oh !

JEAN

Allons donc ! Pillemiche, Tobin, Macette, Babette t'ont vu et t'ont parlé.

MARTIN-GUERRE

Ah ! mon Dieu !

JEAN

Qu'est-ce qu'il a ?

MARTIN-GUERRE

Un soupçon ! un soupçon terrible, qui m'est venu déjà à Paris, dans les derniers temps, quand on m'accusait de toutes sortes d'actions impudiques et abominables dont le seul récit me faisait frémir.

PIERRE

Quel soupçon ?

MARTIN-GUERRE

De deux choses l'une : ou je suis possédé, possédé du diable, et il y a des heures où je lui appartiens sans le savoir ; ou j'ai un double, un semblable, pervers et scélérat, autre forme de Satan !

JEAN

Est-il possible !

MARTIN-GUERRE

Hé ! vive Dieu ! est-il plus possible d'imaginer que moi, moi qui ai tant fait... c'est-à-dire qui n'ai rien fait du tout, mais enfin qui ai suivi toujours et partout monseigneur, le protégeant, je veux dire lui obéissant comme un chien fidèle, est-il possible d'admettre que je sois devenu tout à coup, du soir au matin, un Caïn et un Judas !

Scène X

Les mêmes, Gabriel, sortant de la maison ;
puis Coligny ; plus tard, Diane de France.

MARTIN-GUERRE, s'élançant vers Gabriel

Ah ! mon cher enfant ! mon bon jeune maître ! venez, venez me défendre.

GABRIEL, avec un cri de joie en l'apercevant

Ah !... (D'un ton de reproche tendre.) C'est toi ! c'est toi, enfin !

MARTIN-GUERRE

Enfin ?... c'est donc vrai ? vous me demandiez, et je ne venais pas ? Oh ! et vous avez l'air fâché aussi !

GABRIEL

Moi ? je suis désespéré ! – (Entre Coligny, avec sa suite.) Et voici M. de Coligny qui vient nous confirmer notre désastre... Eh bien, monsieur l'amiral, tout est-il perdu, même l'honneur ?

COLIGNY

Non, ami ; notre défaite est plus glorieuse qu'une victoire, et la prise de notre ville est triomphale ! M. de Guise a eu le temps d'arriver à Paris avec les troupes du Piémont ; les villes, les hommes sont prêts pour la défense du territoire ; l'armée pourrait entrer demain en campagne, le royaume est sauvé ! Et tout cela,

je peux et je dois le dire, tout cela grâce à vous !

GABRIEL

Oh ! grâce à moi ?...

COLIGNY

Eh ! oui, grâce à vous, qui aviez promis au roi de faire tenir Saint-Quentin huit jours, et qui en avez résisté douze.

GABRIEL

Hélas ! non. Vous oubliez que, dans ces cinq derniers jours, un autre...

COLIGNY

Eh bien ! mais qui était cet autre ?

GABRIEL

Ah ! oui, qui ?...

COLIGNY

Hé ! votre fidèle et vaillant écuyer.

GABRIEL

Mon écuyer ?

COLIGNY

Mais oui ; l'homme que voilà ! les capitaines ennemis le complimentaient devant moi tout à l'heure. Un démon de courage et d'audace ! Apprenant que Saint-Quentin allait être pris avant la date fixée, il est accouru, il s'est multiplié, il a rallié Beau-grand, Lauxford, le capitaine Durmont, et, pressant les chefs, enflammant les soldats, armant les paysans de faux, les enfants de cailloux, soulevant pour ainsi dire le sol contre l'étranger, il a si bien fait, si bien harcelé, inquiété, menacé l'ennemi, qu'il nous a donné, qu'il nous a gagné ces cinq jours !

GABRIEL

Martin-Guerre !

MARTIN-GUERRE

Ah ! quand je disais que j'étais double ! Mais celui-ci, c'est le vrai, monseigneur, c'est le bon !

GABRIEL, l'embrassant

Oh ! oui, le bon et le grand ! mon frère !... Mais la joie m'a guéri, moi. Et nous n'avons plus qu'une chose à faire.

MARTIN-GUERRE

Partir !

GABRIEL

Partir sur-le-champ ! partir pour Paris, pour le Louvre.

COLIGNY

Impossible, monsieur le vicomte ! vous êtes prisonnier désigné. Il vous faut le temps de recueillir votre rançon.

GABRIEL

Oh ! monsieur l'amiral ! c'est que nous avons à réclamer du roi une promesse, une promesse urgente et sacrée !

(Entre Diane de France.)

MARTIN-GUERRE

Eh bien ! mais je ne suis pas prisonnier, moi ! Vous me rejoindrez au plus vite, monseigneur mais, avec votre permission, j'irai toujours devant, j'irai au roi. Oh ! vous ne pouvez pas me refuser cet honneur.

GABRIEL

Tu dis cet honneur, Martin-Guerre ? cela signifie ce danger ! Il y a là encore un danger, et tu veux encore m'y soustraire !

MARTIN-GUERRE

Par exemple !

GABRIEL

Mais calcule donc les obstacles qui t'attendraient. On ne consentira même pas à te recevoir ! qui te fera ouvrir la porte royale ?

DIANE DE FRANCE, s'avançant

Ce sera moi. Je pars ce matin pour Paris avec la supérieure des Bénédictines, et, si vous le voulez bien, monsieur le vicomte, j'aurai l'honneur de présenter au roi l'écuyer Martin-Guerre.

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

Salle au Louvre.

Scène I

Le connétable ; Diane de Poitiers entre, agitée.

LE CONNÉTABLE

Qu'y a-t-il, chère Diane ? Vous semblez tout émue !

DIANE DE POITIERS

Et vous tout joyeux ! vous ne savez pas ce qui se passe ?

LE CONNÉTABLE

Si fait ! le roi est, avec M. de Guise, à la revue de notre nouvelle armée ; j'ai trouvé, moi, quelque part dans nos coffres, l'argent de ma rançon, et vous êtes aujourd'hui plus belle que jamais !

DIANE DE POITIERS

Mais savez-vous qui nous arrive ? qui nous arrive de Saint-Quentin ?

LE CONNÉTABLE

Qui ? ce ne peut être M. d'Exmès ; pour le moment, grâce à l'astuce de mon Arnauld du Thil, il est prisonnier à Calais.

DIANE DE POITIERS

C'est Diane de France ! et elle a demandé à parler sur-le-champ au roi.

LE CONNÉTABLE

Eh ! qu'importe ! elle ne peut rien savoir. Celui qui saurait quelque chose, l'écuyer de malheur, a dû suivre à Calais son maître.

DIANE DE POITIERS, voyant entrer Arnauld

Oh ! n'est-ce pas lui ?

Scène II

Les mêmes, Arnauld du Thil, entrant effaré.

ARNAULD

Monseigneur !... (S'arrêtant à la vue de Diane.) Ah !

LE CONNÉTABLE, riant

Rassurez-vous, madame, ce n'est justement que cet Arnauld du Thil. – Tu es bien hardi, mon drôle, de pénétrer si brusquement jusqu'à nous.

ARNAULD

Ah ! monseigneur, c'est que je viens de voir...

LE CONNÉTABLE

Qui donc ?... – Vous permettez, madame ? – Allons ! parle et sois bref. Qui as-tu vu ?

ARNAULD

Lui, mon semblable !

LE CONNÉTABLE

Le Martin-Guerre ?

ARNAULD

En personne.

LE CONNÉTABLE, à Diane

Ah ! voici qui est plus grave. – Où et quand l'as tu donc rencontré ?

ARNAULD

Là, dans la cour du Louvre, tout à l'heure.

LE CONNÉTABLE

Est-ce qu'il t'a vu, lui ?

ARNAULD

Il m'a trop vu.

LE CONNÉTABLE

Est-ce qu'il t'a parlé ?

ARNAULD

Avec ses yeux.

LE CONNÉTABLE

Effrayés ?

ARNAULD

Plutôt effrayants !

LE CONNÉTABLE

Tu as payé d'audace ?

ARNAULD

En tournant le dos.

LE CONNÉTABLE

Poltron, qui a peur de son ombre !

ARNAULD

C'est qu'elle a des poings !...

LE CONNÉTABLE

Qu'en sais-tu ?

ARNAULD

Je me connais, je suis très-fort.

LE CONNÉTABLE

Il t'a poursuivi ?

ARNAULD

Comme un tonnerre.

LE CONNÉTABLE

Il sait donc qu'il a un Ménechme ?

ARNAULD

Il doit le savoir !

LE CONNÉTABLE

Laisse-nous, mais ne t'éloigne pas ; j'aurai peut-être à t'employer encore.

ARNAULD

Trop bon ! mais maintenant, monseigneur, le jeu devient d'antre-ment risqué !

LE CONNÉTABLE

Eh ! va, va donc !

(Sort Arnauld du Thil.)

Scène III

Diane de Poitiers, le connétable.

DIANE DE POITIERS

Eh bien ! avais-je quelque raison de craindre ?

LE CONNÉTABLE

Oui, l'écuyer vient à la place et au nom de son maître, et nous voici devant le danger.

DIANE DE POITIERS

Connétable, il est terrible ! Si le prisonnier, – ce Montgomery que j'ai eu la folie d'aimer un instant, – est rendu à la liberté, il livre au roi, si jaloux, les preuves, les lettres qui me condamnent...

LE CONNÉTABLE

Et, vous et moi, nous sommes perdus.

DIANE DE POITIERS

Ah ! ce sera bien votre faute ! Est-ce moi qui, plutôt que de le faire mourir tout de suite, ai laissé souffrir ce malheureux pendant dix-huit années ? Est-ce moi qui, au lieu de le condamner à la mort, l'ai condamné à l'agonie ? Ô faiblesse déguisée en pitié ! vous autres hommes, vous savez bien avoir la cruauté ; pourquoi donc n'en avez-vous pas le courage ?

LE CONNÉTABLE

Diane !...

DIANE DE POITIERS

Voyons ! à présent défendons-nous ! On peut toujours empêcher cet écuyer, un homme de rien ! d'arriver jusqu'au roi.

LE CONNÉTABLE

Au contraire ! il vaut mieux avoir affaire au fils ignoré qu'au fils légitime.

DIANE DE POITIERS

Oui, mais le roi ? le roi qui est déterminé à tenir sa parole ?

(Fanfare au dehors.)

LE CONNÉTABLE

Le roi ? Tenez, Diane chasseresse de roi, le voici qui rentre.

Et c'est sur le roi, je vous l'ai dit, que vous pouvez, que vous devez agir.

DIANE DE POITIERS

Oh ! la tentative que vous me conseillez est peut-être bien téméraire...

LE CONNÉTABLE

Vous oubliez que la fée Mélusine était de votre famille de Poitiers, et je vous répète que vous êtes aujourd'hui plus belle que jamais.

Scène IV

Diane de Poitiers, le connétable. – Entre le roi.

LE ROI

Vous savez la nouvelle, madame : Diane, ma fille, la chère fugitive, nous allons la revoir.

DIANE DE POITIERS

Oui, sire, et je m'en réjouis pour vous, plus que vous peut-être ?

LE ROI

Plus que moi ?

DIANE DE POITIERS

La présence de votre fille pourra vous consoler un peu de mon absence, quand je ne serai plus près de vous.

LE ROI

Quand vous ne serez plus près de moi ?

DIANE DE POITIERS

Oui, sire, je viens vous dire adieu. Je pars.

LE ROI

Comment ? Que se passe-t-il donc ?

LE CONNÉTABLE

Sire, l'écuyer de M. d'Exmès est arrivé de Saint-Quentin.

LE ROI, tressaillant

Ah !... il est arrivé ! – La dette qu'il vient réclamer est grave, mais, enfin, c'est une dette.

DIANE DE POITIERS

Et Votre Majesté est résolue, comme de raison, à payer ce qu'elle doit.

LE CONNÉTABLE

Et même plus qu'elle ne doit : j'ai rappelé déjà au roi les termes précis de l'engagement pris en notre présence.

DIANE DE POITIERS

Oh ! mais le roi, mon cher connétable, ne peut pas s'en tenir à la lettre précise d'un pareil contrat. Que pour vous et pour moi sa générosité soit rigueur, peu importe ! il convient que le roi fasse grâce en faisant justice. Seulement, moi, je n'attendrai pas, avec le retour du prisonnier, le triomphe de tout ce qui me hait à la cour, et M. de Montgomery, en rentrant au Louvre, m'en chasse.

LE CONNÉTABLE

Il nous en chasse, madame.

LE ROI

Eh quoi ! tous deux ! vous, mon ministre, vous, ma dame, vous m'abandonneriez tous deux ! Non, c'est impossible !

DIANE DE POITIERS

Sire ! c'est nécessaire. Dans une heure j'aurai quitté Paris.

LE ROI

Oh ! mais vous oubliez que ma vie est en vous. Je vous aime, Diane, je vous aime comme au premier jour. Mais vous, ne m'aimez-vous donc plus ?

DIANE DE POITIERS

Est-ce moi qui ai jamais refusé de sacrifier à mon amour les scrupules de ma conscience ? Oh ! oui, je vous aime, et cent fois plus que vous ne m'aimez ! ce n'est pas le roi que j'aime, c'est Henri ; ce n'est pas Votre Majesté, c'est mon chevalier. Demandez au connétable ce que je lui disais à l'instant. Ah ! comme je vous aime ! Toute ma joie et toute ma fierté, c'est d'être votre compagne... non, votre maîtresse... non, votre servante ! Je ne vois que par vos yeux, je ne vis que par votre âme. Partir, pour moi cela voudra dire mourir... Je partirai d'ici une heure.

LE ROI, entraîné

Diane ! ma Diane !... (Résistant.) Ah ! je ne puis pourtant faire autrement que de rendre ce père à ses fils !

DIANE DE POITIERS

Sire, je ne puis faire autrement que de me soustraire à l'insulte et au mépris.

LE ROI

Ainsi, vous partiriez, vraiment ? vous me laisseriez seul ? Mais qu'est-ce que vous voulez sans vous que je devienne ? J'ai pris depuis tant d'années l'habitude de ne vivre que pour vous ! Voyez, regardez : sur ces murs, sur ces meubles, partout, votre chiffre enlacé au mien, comme mon existence à la vôtre. Votre image sous toutes les formes emplit ma maison et mon cœur. Pour effacer de ces lambris votre devise, il faudrait détruire le Louvre ; pour effacer votre pensée de mon âme, il faudrait m'arracher la vie.

DIANE DE POITIERS

J'admire que vous me reprochiez de partir, vous qui m'exilez !

LE ROI

Je vous exile !

UN PAGE, entrant

Madame Diane de France demande au roi la permission de lui présenter elle-même un messenger de M. le vicomte d'Exmès.

DIANE DE POITIERS

Oh ! est-ce qu'elle saurait ?... Je ne veux pas rougir devant elle. Adieu.

LE ROI

Écoutez.

DIANE DE POITIERS

Adieu ! (Elle sort.)

LE CONNÉTABLE

Sire, elle part !

LE ROI

Et je sens qu'elle emporterait ma vie ! (Au page.) Nous som-

mes à madame Diane de France dans une minute. Connétable, venez donc un peu me redire tout ce que M. d'Exmès avait promis.

(Sortent le roi et le connétable.)

Scène V

Martin-Guerre, Diane de France.

(Ils restent au fond, près de la porte.)

MARTIN-GUERRE, avec agitation

Oui, madame, oui, j'ai vu entrer au Louvre ce misérable qui prend ma ressemblance et qui, j'en suis sûr, est la créature du connétable et de madame de Poitiers.

DIANE DE FRANCE

Eh ! que peuvent madame de Poitiers et le connétable ?

MARTIN-GUERRE, à demi-voix, comme à lui-même

Que peuvent un lion et une lionne à qui on vient arracher leur proie !

DIANE DE FRANCE

Nous n'avons affaire qu'au roi. Laissez-moi lui parler la première. Vous voyez bien qu'il n'a pas fait difficulté de vous recevoir. Ayez confiance !

MARTIN-GUERRE

Ah ! si vous saviez de quoi il s'agit !...

DIANE DE FRANCE

Ayez donc confiance !

MARTIN-GUERRE

Voilà des années que je vais en avant, sans hésiter, sans douter, patient et tranquille. Mais les obstacles de la route, bataille, embuscade, assaut, ce n'était rien ! l'armée ennemie, ce n'était rien ! Aujourd'hui, près du but, il me semble que me voilà devant le vrai danger. Aussi je suis bien aise que Gabriel n'ait pu venir, et je tremble qu'il n'arrive, et ma poitrine se serre, ma vue se trouble... Je ne sais pas au juste ce que c'est que la peur, mais je crois que j'ai peur.

DIANE DE FRANCE

Peur ! mais pour qui ?

MARTIN-GUERRE

Oh ! pas pour moi !

DIANE DE FRANCE

Le roi !... (Lui désignant la porte de gauche.) Entrez là.

MARTIN-GUERRE

Oh ! madame, hâtez-vous ! j'attends, j'attends ! (Il sort par la gauche.)

Scène VI

Diane de France, le roi, Diane de Poitiers.

LE ROI, entrant, à Diane de Poitiers

Oui, Diane, venez recevoir avec moi l'autre Diane, ma fille.

DIANE DE FRANCE, courant à lui

Sire...

LE ROI

Ah ! embrassez-moi. Nous avons été bien inquiets de vous !

DIANE DE POITIERS

Je suis heureuse de vous voir, madame.

LE ROI

Et notre joie, au retour de l'enfant prodigue, est d'autant plus grande, que l'enfant prodigue n'a rempli son absence que de saintes et généreuses actions.

DIANE DE FRANCE

Le rôle d'une femme se borne à peu de chose. Mais j'ai été là-bas le témoin de beaux faits d'armes et de vaillantes entreprises.

LE ROI

Ne parlons que de vous ; M. de Coligny me parlera des autres.

DIANE DE FRANCE

Excusez-moi, sire, j'ai promis de vous parler de quelqu'un.

LE ROI

Eh bien, un autre jour ; vous arrivez à peine.

DIANE DE FRANCE

J'ai promis de parler dès mon arrivée. Il s'agit de celui qui a

su prolonger la résistance de Saint-Quentin pendant douze jours.

DIANE DE POITIERS

Oh ! avec l'aide de nos gens, et sous les ordres de M. l'amiral !

DIANE DE FRANCE

Voici une lettre de M. l'amiral, certifiant en toute loyauté que, sans ce bienheureux secours, il eût été forcé de rendre douze jours plus tôt la ville.

LE ROI

Allons ! soit ! nommez-nous donc le merveilleux auxiliaire.

DIANE DE FRANCE

C'est M. le vicomte d'Exmès.

LE ROI

Il suffit ; et quand nous reverrons M. d'Exmès...

DIANE DE FRANCE

Il a été emmené prisonnier à Calais, sire, et je me suis engagée, après vous avoir dit le service rendu, à vous rappeler la promesse promise.

LE ROI, avec emportement

La récompense promise ! ah ! il vous a confié quelle était cette récompense ! Eh bien ! eh bien ! il avait juré le secret. Il a manqué à sa parole ; comment ose-t-il réclamer la mienne ?

DIANE DE FRANCE

J'affirme à Votre Majesté que M. d'Exmès, en m'apprenant qu'il avait promesse du roi, ne m'a pas même laissé entrevoir quelle pouvait être cette récompense. Le gentilhomme a gardé sa parole, et le roi peut tenir la sienne.

LE ROI, bas à Diane de Poitiers

Oh ! madame, la cruelle épreuve !

DIANE DE FRANCE

Quel peut être le prix qu'il espère, il ne me l'a pas dit, sire. Mais je sais, mais j'ai vu quelle volonté surhumaine, quel effort héroïque, quelle intrépidité, quelle flamme et quelle fièvre le vicomte d'Exmès a dépensés, à toute heure, à toute minute, pendant ces douze jours. Obstacles, dangers, fatigues, blessures et

mort, rien ne comptait, rien ne l'arrêtait ! c'était effrayant ! c'était superbe ! Sire, j'ai assisté à ces prodiges, et j'ai compris que ce qu'il attendait, ce vaillant, que ce qu'il voulait, c'était quelque chose de grand et de sacré qui dépassait les ambitions connues de ce monde. Et moi, sire, en votre nom, je lui ai répété, à ce pauvre prisonnier victorieux, je lui ai confirmé que son roi, que mon père ! ne serait pas le mauvais débiteur de cette dette sublime.

LE ROI

Bien, mon enfant ! oui, certes, j'acquitterai ma dette. (À Diane de Poitiers.) Il semble, madame, que le vicomte d'Exmès ait renouvelé les temps de la chevalerie par les prouesses qu'il a accomplies, comme par la récompense qu'il avait en vue. Je ne lui marchanderai pas cette récompense.

DIANE DE POITIERS, bas au roi

Henri, prenez garde !

DIANE DE FRANCE

Ah ! sire, vous êtes bon ! vous êtes grand !

LE ROI

Attendez donc pour me louer, flatteuse ! M. d'Exmès ne vous a pas dit le prix qu'il espère de nous ; il ne devait pas, il ne pouvait pas vous le dire. Mais à présent, ma Diane, écoutez : il vous aime, vous l'aimez, et, malgré les projets contraires de madame et du connétable, le prix magnifique et charmant qu'il a gagné, ma fille, et que je lui donne... eh bien ! c'est vous-même.

DIANE DE FRANCE, à part

Mon Dieu !...

DIANE DE POITIERS, à part

Ah ! je respire !...

LE ROI

Eh quoi ! vous vous taisez, Diane ? vous n'êtes pas heureuse ?

DIANE DE FRANCE

Sire, je vous demande pardon : ce que vous dites n'est pas ce que vous avez promis.

LE ROI

Comment ! qu'en savez-vous ? Il vous a donc dit ?...

DIANE DE FRANCE

Il ne m'a rien dit, mais je sais. Au rendez-vous de chasse de Saint-Germain, quand l'écuyer Martin-Guerre a fait l'effrayant récit, vous m'aviez fait entrer vous-même dans la chambre voisine, j'ai tout entendu, je sais tout.

LE ROI

Juste ciel !

DIANE DE FRANCE

Et maintenant, mon père, je réclame ouvertement de vous, au nom de M. d'Exmès, la liberté de son père.

(Le roi reste immobile.)

DIANE DE POITIERS, s'avançant

Vous rendez-vous bien compte, Diane, de ce que vous demandez là ?

DIANE DE FRANCE

Oui, vraiment, c'est la justice.

DIANE DE POITIERS

La justice ne peut vouloir que la dignité royale soit compromise.

DIANE DE FRANCE

Ce qui compromettrait la dignité royale, ce serait de trahir un loyal engagement.

DIANE DE POITIERS

Ce serait de ressusciter avec le prisonnier un mortel affront pour le roi.

DIANE DE FRANCE

La grandeur du pardon couvrirait la grandeur de l'offense.

DIANE DE POITIERS

Vous vous liguez contre votre père avec des étrangers. Vous oubliez la piété filiale.

DIANE DE FRANCE

Je ne l'oublie pas, puisque je la défends.

DIANE DE POITIERS

En manquant à votre père ?

DIANE DE FRANCE

Non, en croyant à sa parole.

DIANE DE POITIERS

Votre parole, Henri ? dites-lui donc que vous venez de me la donner, à moi, en échange de l'amour que je vous garde.

DIANE DE FRANCE

Mon père, vous préférerez la promesse qui vous engage envers la souffrance.

LE ROI

Ah ! silence toutes deux ! vous déchirez mon cœur ! L'une me menace dans son amour, l'autre dans son respect. Silence !

DIANE DE FRANCE

Mais... votre décision ?...

LE ROI

Ma décision, je ne la dois pas à ma fille, je la dois au fils du comte de Montgomery, et le fils du comte de Montgomery est absent.

DIANE DE FRANCE

Il y a là, sire, pour attendre et recevoir cette décision, un autre fils du comte.

LE ROI

Qui donc ? ah ! ce Martin-Guerre, le témoin funeste ! Eh bien, soit ! qu'il vienne, lui, je lui répondrai. Mais à lui seul. Vous, ma fille, laissez-moi. Vous aussi, oui, vous-même, Diane, ne soyez pas là. Je désire que vous ne soyez là ni l'une ni l'autre.

DIANE DE POITIERS

Sire, que Dieu vous garde ! (Elle sort par la droite.)

DIANE DE FRANCE

Je paraissais plaider pour le père d'un autre, c'est vous que j'ai défendu, mon père. C'est pour vous-même que je vous supplie encore ; je vous supplie d'avoir l'âme satisfaite et le sommeil tranquille. (Elle sort par le fond.)

LE ROI, au page qui entre

Faites entrer l'envoyé de M. d'Exmès. (Le page sort par la gau-

che. À lui-même.) Mon Dieu ! lequel de nous deux a le plus peur de l'autre ?

Scène VII

Le roi, Martin-Guerre.

MARTIN-GUERRE, s'inclinant

Sire...

LE ROI

Venez ; je sais toutes les grandes choses qui se sont faites à Saint-Quentin, je sais ce que vous attendez de moi.

MARTIN-GUERRE

Ah ! sire, votre premier mot est un mot d'encouragement... Je l'espérais de votre bonté, je... Je vous écoute, Majesté.

LE ROI, marchant avec agitation

Oui, écoutez-moi, écoutez-moi jusqu'au bout, et comprenez-moi bien. – M. d'Exmès a grandement mérité de la France et de nous. Si nous ne suivions que notre penchant, nous lui accorderions sur-le-champ plus qu'il n'a demandé. Mais la raison d'État commande. Nous avons dû consulter, réfléchir. Nous ne pouvons risquer d'amoinrir en notre personne la puissance royale... – Quand vous me regarderez ! nous ne le pouvons pas ! – Est-ce à dire que nous déchirons l'espèce de pacte consenti par nous ? non ! Seulement, nous sommes forcé d'en réclamer l'exécution entière. Or, M. d'Exmès n'a rempli qu'une partie de son engagement... – Hé ! d'où vous vient, à vous, cet air de surprise ? Vous étiez là quand votre maître s'est fixé à lui-même sa tâche. – « Sire, a-t-il dit, pour acheter la liberté de mon père, j'arrêterai les Espagnols huit jours devant Saint-Quentin ; et, si ce n'est pas assez, *et si ce n'est pas assez !* je reprendrai encore à l'ennemi une des places dont il est le maître. » Sont-ce là ses paroles, oui ou non ? Eh bien ! il n'a fait que la moitié de ce qu'il a dit. Il a préservé Saint-Quentin douze jours, voilà la ville défendue ; mais la ville prise, où est-elle ? Ham et Calais, Calais, cette clef de la France ! sont toujours, je crois, au pouvoir de l'Angleterre. – Ah !

vous n'avez rien à répondre à cela, rien ! L'engagement était téméraire ? Est-il plus simple de rendre à la liberté un criminel de lèse-majesté ? Pour obtenir l'impossible, on a offert l'impossible ; on ne l'a pas fait ! j'attends toujours le service inouï rendu à l'État qui me permettra d'enfreindre les lois de l'État. – Vous voyez, je prends la peine de vous expliquer tout cela. Vous êtes convaincu, je pense, et votre maître va se résigner. Allons ! répondez maintenant. Levez les yeux. Répondez ! qu'est-ce que signifie cet insupportable silence ?

MARTIN-GUERRE, immobile et d'une voix profonde

Que je réponde ?... Sire, vous êtes le roi ; sire, vous avez en otage une si chère et si fragile existence !... Tandis que Votre Majesté me défendait une parole et un regard, je n'étais plus dans ce palais, j'étais... dans un cachot. Et je voyais le vieillard qui, depuis dix-huit ans, ouvre là ses yeux fixes dans la nuit ; je voyais le mourant que le bourreau guette, et qu'un mot imprudent de ma bouche achèverait. Oh ! sire, par pitié ! souffrez que je me taise ! oh ! ma lèvre ne doit laisser rien échapper de tout ce qui gronde dans mon cœur ! Sire, soyez clément ! il ne faut pas que je parle ! il ne faut pas que je bouge ! il ne faut pas que je pense !

LE ROI

Alors, si vous n'êtes que le messenger muet de M. d'Exmès...

MARTIN-GUERRE

C'est cela ! que Votre Majesté daigne seulement me faire savoir au juste ce que j'aurai à dire de sa part à mon maître.

LE ROI

Eh ! mais... vous le savez.

MARTIN-GUERRE

Non ; pas exactement, sire.

LE ROI, avec effort

Eh bien ! vous direz à M. d'Exmès qu'il ait à remplir jusqu'au bout sa promesse, et qu'alors, mais alors seulement, nous remplirons la nôtre.

MARTIN-GUERRE

Oui, j'ai bien compris : M. d'Exmès n'obtiendra la délivrance de son père qu'après avoir encore repris à l'ennemi Ham... ou Calais. – C'est tout, sire ?

LE ROI

C'est tout. Seulement, il est douteux, à vrai dire, qu'il s'engage dans une pareille entreprise.

MARTIN-GUERRE

Sire, qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse ? – Mais... il y a encore une chose... J'ai encore dans l'esprit un doute et un trouble... Tandis que ce fils obstiné reprendra son œuvre, vous vous rappelez, sire ? son père, le fantôme en cheveux blancs... il peut laisser échapper une parole, et alors il est précipité dans un cachot sans air qui le tue. Vous jugez, c'est là une idée, une image qui doit glacer parfois ce jeune homme, qui l'éveille en sursaut la nuit, et qui lui fait des cheveux blancs à lui-même. Faudra-t-il pourtant lui dire, Majesté, que l'horrible loi est maintenue ? Aura-t-il à penser que son père meurt peut-être pendant qu'il expose sa vie pour le sauver ?

LE ROI, troublé

Non... je donnerai des ordres... Si le prisonnier doit vivre, son fils le retrouvera vivant.

MARTIN-GUERRE, respirant

Ah ! très-bien !... Mais, que Votre Majesté m'excuse, je prévois une dernière question que M. d'Exmès va me faire. L'entreprise par laquelle il essayera de reconquérir une ville vous paraît à vous-même impossible et insensée...

LE ROI

Hé ! pourquoi la risquez-vous, cette partie désespérée ?

MARTIN-GUERRE

Sire, nous la risquons ! nous la risquons ! – Mais, quand cette partie sera perdue et que les fils auront péri, est-ce que le père n'en continuera pas moins d'attendre et de souffrir, durant des jours, des mois, des années, dans la nuit et dans l'oubli ? Est-ce

qu'il achèvera ainsi sa vie, sans savoir que ses enfants ont combattu et sont morts pour le délivrer ?

LE ROI, ému

Non ! non ! il le saura. Il aura cette consolation et cette joie. Il sera transporté dans quelque prison plus lointaine où il retrouvera l'air et la lumière. Vous pouvez le dire à M. d'Exmès, vous le pouvez. Emportez ma promesse, entendez-vous, ma promesse solennelle.

MARTIN-GUERRE

Et, cette fois, j'en suis sûr, Votre Majesté voudra d'autant plus la tenir, cette promesse, que nous ne reviendrons pas pour la lui réclamer. (Il salue profondément et va pour sortir.)

LE ROI

Arrêtez ! qu'est-ce que vous dites ? Faudra-t-il donc, pour que je me souviene, que vous ne reveniez pas, malheureux ? Et, si vous échappez, si vous réussissez, croyez-vous que je vais vous dire : Cela ne compte pas ! c'est encore à recommencer ! le croyez-vous ?... Il le croit ! Mais c'est affreux, ce que vous pensez, c'est indigne !... Eh bien ! non, non, c'est juste ! il a raison, et je mérite sa méfiance ! Ah ! tu as beau te taire, allons ! je t'entends : j'ai marchandé et rusé avec l'héroïsme, n'est-ce pas ? quand on jouait des existences, moi, j'ai joué sur les mots ?

MARTIN-GUERRE, avec épouvante

Oh ! je n'ai pas dit cela, sire ! je n'ai pas dit cela !

LE ROI

Hé ! non, c'est moi, c'est moi qui le dis !

MARTIN-GUERRE

Oh ! alors, sire, pour l'amour de Dieu, délivrez donc dès à présent, délivrez le prisonnier ! Vous avez vu la vérité, l'humanité, la justice ! rendez-nous notre père, sire ! Ah ! vous ne pouvez plus ne pas nous le rendre ! Après, nous vous aurons Ham ou Calais, soyez tranquille ! nous vaincrons, nous mourrons tant que vous voudrez. Mais, par pitié, faites-nous ce crédit, faites-nous cette avance ! Ne nous laissez pas plus longtemps dans cette

angoisse et dans cette détresse, frustrés d'un bien que Dieu seul peut reprendre, orphelins d'un père vivant ! – Délivrez, délivrez le père !

LE ROI

Ah ! je le voudrais, mais je ne le peux pas ! – Ô Diane ! Diane ! – Moi aussi, je suis prisonnier, j'ai les mains liées, et la fatalité me tient !

MARTIN-GUERRE, avec désespoir

Oh !

LE ROI

Mais, voyons, est-il si impossible qu'une ville soit prise grâce à ton frère ? M. de Guise est son ami, et M. de Guise commande l'armée. Eh bien, essayez, tentez, accomplissez ce nouveau miracle, et, sur ma couronne, sur mon âme ! – tu entends, sur mon âme ! – le comte de Montgomery sera mis en liberté à l'instant même ! et, tiens, je double l'enjeu, M. d'Exmès épousera Diane de France, ma fille ! et, si je peux vous aider dans votre épreuve, appelez-moi ! Ah ! par mon salut éternel ! je suis cette fois avec vous contre moi-même ! – Voyons, qu'est-ce que tu dis à présent ? qu'est-ce que tu penses ? Me crois-tu enfin ? me condamnes-tu toujours ?

MARTIN-GUERRE

Sire, je vous crois ! je vous crois ! oh ! ce serait trop horrible de ne pas vous croire ! Quant à vous condamner ou à vous absoudre, pensons tous deux à ce prisonnier ; à chacun son tourment, j'ai assez du mien ; si vous avez le vôtre, causez-en avec votre conscience, c'est l'affaire de plus puissant que moi !

LE ROI

C'est juste ! – Adieu donc, et bonne chance !... Ma fille ! ah ! je ne veux pas qu'elle me voie. – Oh ! réussissez ! réussissez ! (Il sort précipitamment par le fond.)

MARTIN-GUERRE, seul, à lui-même

Il fuit devant sa fille à cause de mon père !

Scène VIII

Martin-Guerre, Diane de France, puis Gabriel.

DIANE DE FRANCE

Martin-Guerre !

MARTIN-GUERRE

Oh ! vous êtes toute tremblante, madame ! qu'y a-t-il encore ?

DIANE DE FRANCE

M. d'Exmès ! voilà que M. d'Exmès arrive de Calais.

MARTIN-GUERRE

Dieu !

DIANE DE FRANCE

Il est sur mes pas. Je l'ai vu pâle, fiévreux, à demi mort de fatigue et d'angoisse. Je l'ai devancé pour savoir... Qu'a répondu le roi ? – Je suis au courant de tout, je l'ai dit à Gabriel. – Quelle est la réponse ?... Ah ! le voilà.

(Entre Gabriel, tout haletant.)

MARTIN-GUERRE, à part

Comment lui porter ce coup ? (Haut, courant au-devant de Gabriel.) Eh ! vite, arrivez ! arrivez donc, monseigneur !

GABRIEL

Eh bien ! as-tu vu le roi ?

MARTIN-GUERRE

Oui. Bonne nouvelles ! bonnes nouvelles ! tout est pour le mieux !

GABRIEL

Le roi nous rend notre père ?

MARTIN-GUERRE

Certainement ! il va nous le rendre !... il nous le rendra !

GABRIEL

Tout de suite ?

DIANE DE FRANCE

J'en étais bien sûre !

MARTIN-GUERRE

Oh ! mais attendez, attendez donc ! un peu de patience ! – Nous avons oublié quelque chose, monseigneur... oui, un petit

supplément de dette.

GABRIEL

Oh ! encore un retard !

DIANE DE FRANCE

Un obstacle !

MARTIN-GUERRE

Eh ! non, non, rien, vous dis-je ! ou du moins peu de chose. – Ce qu'il y a d'admirable, c'est que c'est lui, l'étourdi, qui s'est engagé ! – Le roi m'a rappelé cette parole que vous aviez dite, Gabriel. Ma foi ! moi, je me suis piqué d'honneur, j'ai répondu : Qu'à cela ne tienne !

GABRIEL

Oh ! mais qu'est-ce donc ?

DIANE DE FRANCE

Que peut exiger le roi ?

MARTIN-GUERRE

Ah ! sachez d'abord ce qu'en même temps il accorde. La condition remplie, mes amoureux, il vous donnera l'un à l'autre.

GABRIEL

Diane !... – Mais, enfin, de quelle condition s'agit-il ?

MARTIN-GUERRE

Il s'agit ?... Eh bien ! mon Dieu, il s'agit de prendre Calais.

GABRIEL

Prendre Calais !

MARTIN-GUERRE

Eh ! oui, Calais, ou une autre ville. Puisque vous avez promis une ville, il faut la payer.

GABRIEL

Moi ? j'ai promis ?... Ah ! c'est vrai ! je me rappelle, je me rappelle à présent ce cri, cette bravade de mon amour filial exalté. Et aujourd'hui le roi veut... Oh ! c'est abominable !

DIANE DE FRANCE

Gabriel ! pardonnez-moi !

MARTIN-GUERRE

Gabriel ! allons ! mon enfant, sois homme ! Allons ! ni cris,

ni pleurs ! nous n'avons pas le temps – des actions ! Le roi nous force... – Nous ne nous plaignons pas du roi, madame, nous le plaignons ! – Nous étions peut-être bien des égoïstes de ne penser qu'à notre père ; il nous force de délivrer par la même occasion notre mère la France, c'est très-bien cela ! Nous n'avons jamais fait la moue au danger ni à l'honneur, n'est-ce pas, mon Gabriel ? Il se trouve que tu arrives de voir les fortifications de Calais ; nos amis, les Peuquoy, sont dans la place ; M. de Guise est là tout prêt avec une armée toute neuve... Ah ! je ris d'y penser ! la fortune a semé pour nous, frère ! allons gaiement à la moisson !

GABRIEL

Ah ! avec un compagnon tel que toi, le découragement est impossible ! Allons ! viens. Vous, chère Diane, merci – et adieu !

DIANE DE FRANCE

Gabriel ! vous retournez au danger, peut-être à la mort, et sans moi !

MARTIN-GUERRE

Oh ! madame, il faut bien qu'il vous gagne ! Quand je vous dis que c'est une campagne magnifique ! Il sera beau d'en revenir ! hé ! il serait beau d'y rester !

ACTE IV

SIXIÈME TABLEAU

Intérieur d'une cabane de pêcheur. Filets et engins de pêche suspendus aux murs. Portes à gauche et à droite. Fenêtre au fond. Grand bahut appuyé au mur du fond.

Scène I

Macette, puis Pillemiche.

MACETTE, seule, écoutant près de la fenêtre ouverte

La mousqueterie se tait du côté de Calais. (Entre Pillemiche boitant.) Ah ! Pillemiche ! êtes-vous blessé, cher ami ?

PILLEMICHE

Oui et non, Macette de mon cœur ; j'ai passé et repassé dans le feu sans recevoir, je crois, plaie ni bosse ; mais j'arrive avant les nôtres parce que mon ceinturon s'est déchiré et qu'il y a un ardillon qui me chatouille, mais qui me chatouille !

MACETTE

Toujours intrépide et douillet ! (Prenant le ceinturon.) Donnez ; une courroie à rajuster, ça me regarde. – Et la journée a-t-elle été bonne pour les Français ?

PILLEMICHE

Oui et non, Macette chérie. La sortie des Anglais a été repoussée avec perte, et nous ramenons pas mal de prisonniers. Mais, pour le bien, il aurait fallu rentrer avec l'ennemi dans Calais.

MACETTE

Comme vous y allez ! En quatre jours, M. de Guise a surpris le fort Sainte-Agathe, emporté le fort de Nieulay, et Calais ne peut déjà plus être secouru du côté de la terre.

PILLEMICHE

Oui, mais du côté de la mer il y a ce grand gueux de fort Risbank.

MACETTE

Eh bien ! il n'y a qu'à le prendre aussi.

PILLEMICHE

À la nage, alors ? Nous manquons de flotte, Macette ! Notre plus fort vaisseau de guerre serait, je crois bien, la barque de pêche du père Anselme, le maître de cette bicoque. En revanche, on a vu tantôt un navire anglais mettre à la voile pour aller donner l'alarme à Douvres, et nous allons avoir toute une armée sur les bras pas plus tard que demain. Voilà pourquoi il aurait été assez utile d'entrer dans Calais aujourd'hui.

MACETTE

Mais M. de Guise, en ce cas, doit être joliment inquiet ?

PILLEMICHE

Vous pouvez dire désespéré, Macette !

MACETTE

Et M. d'Exmès donc ! et Martin-Guerre !

PILLEMICHE

Eh bien ! non. Je ne sais pas, eux, ils avaient l'air assez contents, et j'ai vu Martin-Guerre se frotter les mains en riant.

MACETTE

Martin-Guerre riait ?

PILLEMICHE

Il riait, oui, Macette ! Et pourtant j'aurais juré qu'il ne riait plus que le jour où il aurait attaqué et exterminé cet Arnauld du Thil, l'auteur de ses maux... et des vôtres.

MACETTE

Pillemiche, moi, je ne rirai plus jamais.

PILLEMICHE

Si, Macette ! vous sourirez, et puis vous rirez, et puis vous laisserez ce pauvre Pillemiche vous consoler – après que le vrai Martin-Guerre vous aura délivrée du faux.

MACETTE

Ah ! quand on pense que cet Arnauld du diable rôde toujours aux environs, tendant ses pièges, et sous un habillement tout pareil à celui de Martin-Guerre !

PILLEMICHE

Oui, mais Martin-Guerre nous donne, tous les matins, un mot

de ralliement nouveau. Et moi-même, moi qui me suis laissé tromper trop souvent par le faussaire, je suis sûr de pouvoir le dévisager à présent, et si jamais... (Prêtant l'oreille) Hein ? qu'est-ce qu'il y a ?

(La porte de gauche s'ouvre vivement ; Arnauld du Thil se précipite effaré dans la chambre ; mais, à la vue de Macette et de Pillemiche, il la traverse en quelques bonds et s'élançe dehors par la porte de droite. Martin-Guerre, le poursuivant, arrive par la gauche.)

Scène II

Macette, Pillemiche, Martin-Guerre, Arnauld du Thil.

MARTIN-GUERRE, tout courant

Attends, pendard ! gueusard ! (Il s'élançe dehors par la droite.)

PILLEMICHE

Arnauld du Thil !

MACETTE

Nous le tenons !

(Pillemiche et Macette sortent en courant par la droite. Dès qu'ils sont dehors, Arnauld du Thil enjambe le rebord de la fenêtre et rentre en se courbant dans la chambre.)

MARTIN-GUERRE, au dehors, à gauche

Alerte ! à l'espion !

PILLEMICHE, au dehors, à droite

Par ici !

(Arnauld du Thil court çà et là, indécis, avise le bahut du fond, l'ouvre et s'y blottit tout épouvanté, en laissant retomber le couvercle.)

MARTIN-GUERRE, sur le seuil de gauche

Où est-il, le gremlin ?

PILLEMICHE, rentrant par la droite,
saisit Martin-Guerre à la gorge

Je te tiens, bandit !

MACETTE, sur le seuil de droite

Ne le lâchez pas, le monstre !

MARTIN-GUERRE

Hé ! c'est moi, Martin-Guerre.

PILLEMICHE

À d'autres !

MARTIN-GUERRE

Mais c'est moi ! moi ! moi !

PILLEMICHE

Alors le mot de passe : *Que voit-on dans le miroir ?*

MARTIN-GUERRE

L'image qu'il ne peut voir.

PILLEMICHE

Oh ! pardon, bon Martin-Guerre ! je croyais si bien avoir empoigné Arnould du Thil !...

MARTIN-GUERRE, se tâtant le cou

Et même, une idée de plus, tu l'étranglais ! (Lui serrant la main.)
Merci ! – Oh ! nous ne pouvons rester tous deux sur la même terre ! Et il m'échappe encore !

PILLEMICHE

Et à moi !

MACETTE

Oui, tu n'as pas de chance, pour une fois que tu le tenais... ce n'est pas lui !

MARTIN-GUERRE, s'asseyant sur le bahut

Comment ! cet espion, ce larron, ce traître qui nous a fait déjà tant de mal, et qui peut encore faire crouler notre chère espérance, je n'arriverai pas à l'écharper un peu, le gredin !

PILLEMICHE

Oh ! j'ai donné le mot à nos postes et à nos rondes, et, s'il se perd dans le bois et dans la nuit, on le rattrape et on nous l'amène. – Ah ! voilà nos gens, avec des prisonniers.

Scène III

Les mêmes, Malemort et six ou sept reîtres, amenant autant de prisonniers, parmi lesquels Jean Peuquoy et Jack Tobin.

MALEMORT, à Martin-Guerre

Maître, nos prisonniers, qu'est-ce qu'il faut en faire ?

MARTIN-GUERRE

Voilà ce qu'il faut en faire... (Il embrasse Jean.) Bonjour, cousin.

JEAN

Cousin, bonjour.

TOUS LES ROUTIERS, surpris

Hein ! comment ?

MALEMORT

Des ennemis !

MARTIN-GUERRE

Eh ! non ! ces ennemis-là sont des amis ! nous ne les avons pas pris, ils se sont fait prendre. Ah ! mes bons camarades, recrutés et choisis parmi les anciens des guerres de Lorraine et d'Italie, vous êtes, vous et vos compagnons, une élite de quatorze braves qui suivraient, je crois, notre chef, M. d'Exmès, en enfer. Eh bien, ces bons Calaisiens, ces bons Français sont dignes de combattre à côté de vous. Je vous ai dit que nous allions avoir, cette nuit, un grand coup à frapper ; voilà ceux qui nous y aideront.

JEAN

Cependant, je demande qu'on garde fortement lié et surveillé notre cher lieutenant Djeck Tobinn, qui ne s'est pas fait prendre, lui, mais qui a bien et dûment été pris.

JACK TOBIN

Oh ! moi ! Jacques Tobin, de nom, de cœur, d'accent français !

JEAN

Oui, vous êtes Français, et vous savez prononcer le français quand les Français sont vainqueurs.

JACK TOBIN, à demi-voix, à Martin-Guerre

Monsieur Martin-Guerre, secourez-moi ; vous me reconnaissez.

MARTIN-GUERRE

Eh ! c'est la première fois que je vous vois, mon cher.

JACK TOBIN

Oh ! vous oubliez Saint-Quentin et notre bon petit trafiquage

de votre maître et de votre parent.

MARTIN-GUERRE

Comment ! malheureux ! c'est toi qui as acheté... Et tu me prends pour Arnauld du Thil, mon affreux semblable !

JACK TOBIN

Oh ! j'ai entendu parler... Cette ressemblance... Mais alors je déteste aussi Arnauld du Thil. Il m'avait corrompu.

MARTIN-GUERRE

Allons, assez ! – Mes amis, nous avons à nous recorder, Jean et moi. Entrez là-dedans. Macette, servez-leur votre meilleur hypocras. Dans trois minutes, nous vous portons le programme de la fête.

JACK TOBIN

Monsieur Martin-Guerre, je méprise Arnauld du Thil ! je...

MARTIN-GUERRE

Allons ! emmenez donc cet amphibie.

(Pillemiche entraîne Tobin. – Tous sortent par la droite.)

Scène IV

Martin-Guerre, Jean Peuquoy, Arnauld du Thil, caché.

MARTIN-GUERRE

Et maintenant, cousin, à notre jeu ! Ah ! c'est la grande partie... (Jean remonte écouter à la porte de gauche. – Martin-Guerre à lui-même.) La partie suprême, mon Dieu ! qui peut enfin délivrer le père ! En attendant, tâchons de ne pas trop exposer le frère. (Haut.) Voyons, Jean, convenons bien de nos faits et gestes.

JEAN, à la porte

Nous n'attendons pas Pierre Peuquoy ? (Il redescend.)

MARTIN-GUERRE

Pierre ? M. d'Exmès le présente en ce moment au duc de Guise, pour calmer un peu le cher général. Ah ! c'est qu'il n'était pas très-gai ni très-tendre tout à l'heure. Il nous disait : — Pâques Dieu ! vous avez rêvé l'impossible ! pouvez-vous faire que demain les vaisseaux anglais arrivant de Douvres voient flotter sur le fort Risbank, à la place de l'étendard anglais, le drapeau de

France ? voyons, le pouvez-vous ?

JEAN

Alors Pierre est en train de lui expliquer comme quoi on nous a laissé, à nous bourgeois, la garde de ce fort Risbank, qu'on juge inaccessible aux Français. Mais, si nous parvenons à y introduire une compagnie française, si petite qu'elle soit, celle de M. d'Exmès, par exemple, nous décidons les irrésolus, nous terrifions les peureux – et l'impossible devient presque possible.

MARTIN-GUERRE

Possible tout à fait, cousin !

JEAN

Oui, sauf quelque menu danger de mort.

MARTIN-GUERRE

Oh ! si peu de chose ! Pourtant, tu sais, Jean, qu'en fait de danger, je laisse toujours à M. d'Exmès la grosse part, la part du lion.

JEAN

Ah ! tu lui laisses ?...

MARTIN-GUERRE

Or, d'après notre plan, nous sommes obligés, cette nuit, de partager en deux notre petite troupe, d'en prendre séparément le commandement, Gabriel et moi, et, par conséquent, d'aller chacun de notre côté.

JEAN

Oui, il y aura l'expédition de terre et l'expédition de mer.

MARTIN-GUERRE

Eh bien, entre nous, cousin, quelle sera la plus périlleuse, hein ? la plus digne de monseigneur ?

JEAN, riant

Oh ! ça saute aux yeux, Martin-Guerre !

MARTIN-GUERRE

Oui, évidemment, le danger sérieux sera pour ceux qui vont rentrer par terre avec vous dans Calais.

JEAN

Mais non ! mais non ! ceux-là, nous sommes censés, à notre

tour, les ramener prisonniers ; nous les conduisons tout tranquillement au fort Risbank, nous les déliions tout doucement à l'heure fixée, et nous leur rendons tout amicalement leurs armes.

MARTIN-GUERRE

Oui, mais alors la moitié de la milice bourgeoise se déclare pour l'Angleterre ! une lutte terrible s'engage !... Allons ! je n'hésite pas à réserver à monseigneur cette glorieuse aventure.

JEAN

Ah çà ! veux-tu me faire accroire !... C'est le coup de main par mer qui aura le vrai danger.

MARTIN-GUERRE

Le coup de main par mer ? il est amusant, et voilà tout.

JEAN

Amusant ! se jeter à huit dans la barque de pêche d'Anselme, aborder de nuit les récifs du fort Risbank...

MARTIN-GUERRE

Une promenade aux étoiles !

JEAN

Gravir les rochers avec les mains, les pieds, les ongles ; escalader dans la rafale, et à l'aide d'une simple échelle de corde, un mur à pic de cent quatre-vingts pieds...

MARTIN-GUERRE

Une ascension en bon air !

JEAN

Sans possibilité aucune de retourner en arrière ; car la barque ne peut être amarrée, et la mer engloutirait le poltron ou l'imprudent qui tenterait de redescendre.

MARTIN-GUERRE

Eh bien, mais puisque nous voulons monter !

JEAN

Oui, mais, au sommet, on risque fort d'être reçu par les lances et les arquebuses anglaises et de se trouver, suspendus à un nœud de chanvre, entre la tuerie en haut et l'abîme en bas.

MARTIN-GUERRE

Piquante situation ! et, décidément, la mer, la noyade, la mon-

tée, la bourrasque, le combat, tous ces détails me tentent. Bah ! que monseigneur prenne pour lui le danger, je garde pour moi le plaisir.

JEAN, riant

Oui dà ! par pur égoïsme, pas vrai ?

MARTIN-GUERRE

Ma foi ! oui, chacun pour soi ! – Celui des grimpeurs qui courra le plus gros risque, ce sera pour sûr le dernier...

JEAN

Dame ! le moindre faux pas de tous les autres le précipite. Et cependant, pour servir de serre-file aux soldats, il faut que le dernier, ce soit le chef.

MARTIN-GUERRE, à part

Et ce serait Gabriel ! non ! non ! (Haut.) Tant pis pour M. d'Exmès ! ce sera moi ! ce sera moi !

JEAN

Oui, oui, intrigant ! tu veux, comme à l'ordinaire, prendre pour toi les coups, et lui en laisser l'honneur.

MARTIN-GUERRE

Comment ?... (À part.) Mais ça se voit donc ? Diable ! diable ! faisons attention !

Scène V

Les mêmes, Gabriel, Pierre Peuquoy, puis Jack Tobin.

MARTIN-GUERRE

Eh bien ! M. de Guise ?

PIERRE

M. de Guise est un grand homme !

GABRIEL

Si, au jour, nous avons arboré le drapeau français sur le fort Risbank, il nous appuiera par un assaut décisif.

PIERRE

Pourvu que je ne meure pas d'ici-là !

GABRIEL

Où sont nos gens ?

MARTIN-GUERRE

Là.

GABRIEL

Il faut les mettre au courant vite.

JEAN

Attendez ! c'est que Jack Tobin est avec eux.

MARTIN-GUERRE

Hé ! nous le laissons au camp ?

JEAN

Non ! il est bon qu'il rentre avec nous dans Calais.

PIERRE

La chance tourne de notre côté ; Tobin entraînera les douteux, justement parce qu'il est douteux.

JEAN

Pourtant, il sera sage de lui laisser ignorer le grand projet.

MARTIN-GUERRE

C'est facile. (Il appelle.) Maître Jack Tobin !

JACK TOBIN, entrant

Voilà ! (Apercevant Pierre, qu'il salue militairement.) Oh ! mon capitaine !

MARTIN-GUERRE

Maître Tobin, nous avons quelque chose à dire aux braves qui sont là. Vous n'en êtes pas. Attendez-nous ici.

JEAN

Et ne bougez pas, vous êtes au milieu du camp français !

(Martin-Guerre, Gabriel et les Peuquoy sortent par la droite.

Arnauld du Thil soulève le couvercle du coffre.)

Scène VI

Jack Tobin, Arnauld du Thil.

JACK TOBIN, tourné vers la porte de droite

Oh ! s'il vous plaît, monsieur Martin-Guerre, je déteste comme vous Arnauld du Thil...

ARNAULD DU THIL, sortant du bahut, à part

Ah ! tu veux m'écharper ! ah ! nous ne pouvons rester tous

deux sur la même terre !

JACK TOBIN, parlant toujours à la porte

Monsieur Martin-Guerre, vous verrez, si Arnauld du Thil tombe une fois sous ma main, je... (Il fait un geste de massacre. Arnauld lui pose la main sur l'épaule.) Oh ! Martin-Guerre encore !

ARNAULD

Arnauld du Thil ! Silence ! (Lui montrant une bourse.) Vingt écus d'or pour toi. Tu en auras autant après.

JACK TOBIN

Oh ! quelle chose devrai-je faire avant ?

ARNAULD

Tu seras, cette nuit, avec Pierre et Jean Peuquoy, sur la plateforme du fort Risbank ; les Français escaladeront la grosse tour au moyen d'une échelle de corde.

JACK TOBIN

Oh !

ARNAULD

Tu les laisseras paisiblement passer tous. Mais le dernier, avant qu'il ait posé le pied ou le genou sur le parapet, tu te jetteras sur lui, et tu le précipiteras du haut de la tour.

JACK TOBIN

Oh ! mais les autres seront en furie contre moi !

ARNAULD

Non ! tu diras : C'était ce scélérat d'Arnauld du Thil, il était tombé sous ma main, je... (Il répète le geste que faisait Tobin tout à l'heure.)

JACK TOBIN

Je ne comprends pas bien.

ARNAULD

Tu n'as pas besoin de comprendre ! aucun danger pour toi, et vingt autres écus d'or. (Il lui donne la bourse.)

JACK TOBIN

Oh ! je comprends cette chose.

ARNAULD

Et tu es résolu à faire le petit précipitage ?

JACK TOBIN

Eh bien... oui !

(Bruit dans la chambre de droite.)

ARNAULD

Ils reviennent. – Le dernier ! ne te trompe pas ! le dernier.

JACK TOBIN

Le dernier !

(Arnauld sort en courant par la gauche.)

Scène VII

Jack Tobin ; entrent Jean Peuquoy,
puis Martin-Guerre, Gabriel et Pierre Peuquoy.

JEAN, donnant à Tobin une épée et un poignard

Tenez, Jack Tobin, je vous rends vos armes. Rejoignez là nos bourgeois qui s'en retournent à Calais.

JACK TOBIN

Oh ! mais qui donc est victorieux ?

JEAN

Les Français ! les Français ! les Français !

(Jack Tobin sort par la droite.

Entrent Martin-Guerre, Gabriel et Pierre.)

MARTIN-GUERRE

Mes amis, réfléchissez encore : vous renversez tout le plan que j'avais si bien arrangé !

GABRIEL

Il le faut ! il faut que ce soit moi qui dirige l'escalade du fort Risbank.

JEAN

Et toi, Martin-Guerre, tu commanderas ceux de vos hommes que nous sommes censés ramener prisonniers dans Calais.

PIERRE

Allons ! donne ton épée, et marchons.

MARTIN-GUERRE

Ma première combinaison est-elle vraiment si impossible ?

GABRIEL

Eh ! oui, impossible ! on vient de te le prouver.

JEAN

Sans doute ; puisque nous sommes obligés de passer devant lord Grey, le gouverneur de Calais...

PIERRE

Il ne te connaît pas, toi, Martin-Guerre ; mais il reconnaîtrait M. d'Exmès, son ancien prisonnier...

GABRIEL

Il voudrait me retenir, et tout serait compromis.

MARTIN-GUERRE

Ah ! une idée ! si nous restions tous deux, monseigneur et moi, pour l'escalade.

JEAN

Non, il faut un chef auquel obéissent les vôtres.

MARTIN-GUERRE

Oh ! mon Dieu !...

PIERRE

Monsieur d'Exmès, prenez ce cor pour le signal. C'est moi qui l'a fait, et j'en réponds, tout comme lui (Montrant Jean) répond de son échelle de cordes ; nous l'entendrons même dans la tempête. Allons ! en route !

MARTIN-GUERRE

Oh ! mon cher seigneur, faudra-t-il cependant que vous montiez le dernier ?

JEAN

Du moment qu'il s'agit de M. d'Exmès, ce n'est donc plus un plaisir ?

PIERRE

M. d'Exmès n'a pas l'air de bouder pourtant !

GABRIEL

Sais-tu, ami, que tu finiras par m'offenser ?

MARTIN-GUERRE

Taisez-vous ! – Toi aussi, le père te regarde ; toi aussi tu as le droit de t'exposer pour lui ! (Il l'embrasse.) Je te confie à Dieu. (Il

sort par la gauche avec Pierre et Jean Peuquoy.)

Scène VIII

Gabriel, seul, puis Pillemiche, Malemort et les routiers ;
plus tard, Arnauld du Thil.

(La nuit s'est faite pendant la scène qui précède,
et la cabane est dans l'obscurité.)

GABRIEL, regardant sortir Martin-Guerre

Il est capable de revenir encore ! Oh ! hâtons-nous ! je veux avoir à moi seul une entreprise et un danger. (Il va ouvrir la porte de droite.) Venez, venez vite, mes braves compagnons. (Entrent les routiers.) Tout est bien entendu et expliqué, n'est-ce pas ? Quand votre barque, Anselme, touchera le rocher du fort Risbank, je sonnerai de ce cor ; Pierre Peuquoy nous répondra du haut de la tour ; Jean Peuquoy nous jettera son échelle de cordes... Le plus exposé dans l'escalade doit être celui qui montera le dernier ; je serai celui-là.

PILLEMICHE

Je croyais que ce serait Martin-Guerre.

GABRIEL

Non ! non ! ce sera moi. – Quel est ce bruit ?

PILLEMICHE, allant à la porte de gauche

Une ronde qui nous amène un homme.

MALEMORT

Eh ! c'est Martin-Guerre !

GABRIEL, avec colère

Ah ! j'en étais sûr !

(Quatre hommes se présentent,
amenant au milieu d'eux Arnauld du Thil.)

PILLEMICHE

Minute ! le mot de passe. *Que voit-on dans le miroir ?*

ARNAULD

L'image qu'il ne peut voir.

(Pillemiche fait un signe aux hommes
de la ronde, qui laissent Arnauld et sortent.)

PILLEMICHE, à Arnauld

Ah ! Martin-Guerre, je savais bien que vous arriveriez, pour monter le dernier.

ARNAULD, à part, avec épouvante

Le dernier ! je suis un homme mort !

GABRIEL

Eh bien ! non, non, Martin-Guerre ! je ne te céderai pas ce dernier danger, je ne monterai qu'après toi. Cette fois, je veux, je prends pour moi l'honneur.

ARNAULD, à part

Bon ! et la mort.

GABRIEL, aux routiers

Rangez-vous dans l'ordre de l'escalade. Pillemiche, tu monteras le premier.

PILLEMICHE

Merci, monseigneur.

GABRIEL

Puis, Malemort, Anselme, Lactance, les deux Sharfenstein, enfin Martin-Guerre, et moi. (Il les dispose.)

ARNAULD, à part

Et, en attendant que je me débarrasse de mon ennemi, Jack Tobin va débarrasser le connétable du sien.

GABRIEL

On ne se reposera qu'au centième échelon, et le temps seulement de compter jusqu'à soixante. Je n'ai pas besoin de rappeler à des intrépides tels que vous que, sur l'aventureuse échelle, aucune retraite n'est possible. Le gouffre pardonnerait encore moins que l'ennemi au lâche qui essaierait de redescendre.

ARNAULD, à part

Diavolo ! il faudra monter !

GABRIEL

Et maintenant, en avant ! à la garde de Dieu !

TOUS

En avant !

(Ils sortent par la gauche dans l'ordre indiqué.)

SEPTIÈME TABLEAU

La côte de l'Océan, à Calais. À droite et au fond, la mer et quelques crêtes de rochers sortant de l'eau. À gauche, la masse de murailles formant la partie centrale de la tour Risbank, dont la base se perd dans les dessous et dont le sommet se perd dans les frises. C'est la nuit. À travers le bruit de la vague et du vent, on entend résonner en bas un premier appel de cor, puis un second. Une échelle de cordes descend et file au flanc de la tour, puis semble se fixer et se tendre à son extrémité inférieure. Au bout de quelques instants, une tête apparaît au dernier échelon visible, c'est Pillemiche qui monte, suivi de Malemort et des autres compagnons. Ils s'élèvent silencieusement le long de la tour, qui a l'air de s'abaisser à mesure. Pillemiche s'arrête, et, pendant une minute, ceux qui le suivent restent immobiles comme lui.

MALEMORT, touchant la jambe de Pillemiche

Avance donc.

PILLEMICHE

Je ne peux plus.

MALEMORT

Pourquoi ?

PILLEMICHE

J'ai le vertige.

MALEMORT, se penchant vers le troisième

Le premier a le vertige. (On entend répéter : *Le premier a le vertige*. Au bout d'un instant.) Voilà M. d'Exmès qui monte.

(On voit, en effet, arriver Gabriel se cramponnant à la corde sur le côté. Il pose un pied à côté de celui de Malemort.)

GABRIEL, à Pillemiche

Veux-tu avancer ?

PILLEMICHE

J'ai... le vertige.

GABRIEL

Avanceras-tu ?

PILLEMICHE

Je tomberais et je vous ferais tomber tous.

GABRIEL, lui mettant la pointe
de son poignard entre les épaules
Sens-tu la pointe de mon poignard ?

PILLEMICHE

Ah ! grâce !

GABRIEL

Si tu ne marches pas je te tue !

PILLEMICHE, terrifié

Oh ! pardon ! j'obéis. (Il se remet à monter.)

GABRIEL

Ah ! Martin-Guerre a ce qu'il veut : il est le dernier !

(Tocsin et bruits de combat au loin dans la ville. Gabriel, qui a pris la place de Malemort, monte après Pillemiche, suivi des autres. Après quelques instants, leur ascension amène la plate-forme de la tour. Dans l'espace que la tour cachait, apparaît, s'étendant en demi-cercle, la place de Calais, avec ses forts, ses remparts et ses meurtrières, où brillent des lumières lointaines. Pierre Peuquoy, Jean Peuquoy et les bourgeois de la milice reçoivent les arrivants et les aident à franchir le parapet.)

JACK TOBIN, à part

J'attends le dernier. (Après le sixième, il se penche sur le parapet.)
Hé ! montez donc, vous, le dernier – ou je coupe l'échelle.

(La tête d'Arnauld du Thil apparaît. Tobin s'élance.)

ARNAULD

Ah ! c'est moi, Arnauld ! je...

(Mais Tobin n'a pu arrêter son mouvement,
et Arnauld, précipité, tombe en jetant un cri terrible.)

GABRIEL, à Tobin

Misérable ! qu'as-tu fait ?

JACK TOBIN

Hé ! j'ai tué Arnauld du Thil.

GABRIEL

C'était Martin-Guerre !

MARTIN-GUERRE, s'avancant

Non pas, vrai Dieu ! monseigneur ; c'était bien Arnauld du Thil. (Il plante l'étendard de France.)

GABRIEL, se jetant dans ses bras

Oh ! ton sang coule...

MARTIN-GUERRE

Oui, pour toi j'ai toujours du bonheur !

(La lueur du jour naissant éclaire l'horizon.

Un coup de canon retentit au loin.)

MARTIN-GUERRE

M. de Guise s'éveille. Le fort Risbank est à nous, et, dans deux heures, Calais est à la France. Vive la France !

TOUS

Vive la France !

ACTE V

HUITIÈME TABLEAU

Aux Tournelles. La tente du roi, laissant voir au fond, quand elle est ouverte, la lice, la barrière et les estrades.

Scène I

Le connétable, un héraut d'armes, puis Diane de Poitiers.

LE CONNÉTABLE, au héraut

Le roi, quand il va venir se reposer ici, désignera, pour la seconde joute, une reine du tournoi, le juge du camp et les assaillants qui rompront contre lui les dernières lances.

(Le héraut sort.)

DIANE DE POITIERS, qui vient d'entrer

D'ordinaire, pour cette seconde moitié de la journée, le connétable était le juge tout désigné, et Diane de Poitiers était de droit la reine. Pourquoi l'usage est-il changé aujourd'hui ? Pourquoi le roi ne m'a-t-il pas encore adressé la parole ?

LE CONNÉTABLE

Diane, depuis hier, il semble m'éviter aussi.

DIANE DE POITIERS

Quoi ! serait-ce à cause de ces premières nouvelles reçues de Calais ? Étaient-elles si favorables, ces nouvelles ?

LE CONNÉTABLE

Deux forts d'avant-garde surpris et emportés, rien de plus. Et cependant...

DIANE DE POITIERS

Achez. Croyez-vous donc que nos aventureux adversaires pourraient avoir cette chance inouïe ?

LE CONNÉTABLE

Eh bien, oui, Diane ! je vous le dis en frémissant, ils sont capables, ces fous, l'autre grand fou M. de Guise aidant, de s'emparer de Calais !

DIANE DE POITIERS

Ah !... Cette fois, il n'y aurait plus de ressource !

LE CONNÉTABLE

Le roi, sans vouloir rien entendre, délivrerait Montgomery !

DIANE DE POITIERS

Oh ! mais, alors, est-ce que nous attendrons qu'il le délivre ?...

LE CONNÉTABLE

Comment ? quelle est votre pensée ?

DIANE DE POITIERS

Mon ami ! si le roi mourait, nous serions, vous et moi, dans la journée, chassés du Louvre, exilés de Paris... Eh bien ! dites-vous que le même sort nous menace si, dans le plus bref délai, le prisonnier au secret ne meurt pas.

LE CONNÉTABLE, la regardant

Mais, – pour qu'il meure, – il faut qu'il parle ?

DIANE DE POITIERS

Est-il si impossible qu'il parle, ce condamné au silence ?

LE CONNÉTABLE

Oh ! si on allait à lui en ce moment, et si on lui disait tout bas : — Votre fils va venir ! votre fils va vous délivrer ! il laisserait sans doute échapper un mot, un nom, un cri...

DIANE DE POITIERS

Et nous serions sauvés !

LE CONNÉTABLE

Diane !... oh ! ce serait affreux !

DIANE DE POITIERS

Mais nous serions sauvés !... – Non, ce n'est pas cela que je dois dire à un dévouement tel que le vôtre... Mon ami, je serais sauvée !

LE CONNÉTABLE

Le roi... Eh bien ! Diane... eh bien ! je vais tenter de vous sauver. (Il sort par la gauche.)

Scène II

Diane de Poitiers. Entrent le roi, tout armé,
sauf le casque, donnant la main à Diane de France,
chevaliers, gentilshommes, dames, pages, etc.

DIANE DE FRANCE

Sire, vous êtes en vérité le plus brillant chevalier de votre royaume ! et, quand on vous voit dans la lice, on comprend que vous adoriez ce noble jeu des tournois.

LE ROI

Aujourd'hui, Diane, je me sens, à vrai dire, en humeur de victoire ! aussi avons-nous plaisir, ma chère fille, à vous nommer reine de la seconde joute.

DIANE DE POITIERS, à part

Elle ! Diane de France !

LE ROI

Monsieur l'Amiral sera le juge du camp... (Entre Coligny tout ému. Rumeurs au dehors.) Eh ! mais qu'a-t-il donc, monsieur l'Amiral ? Que se passe-t-il ?

COLIGNY

Sire, pardon ! il y a là de bonnes gens qui voudraient bien parler à Votre Majesté. Le roi les excusera s'ils sont un peu poudreux et défaits d'un voyage de soixante-dix lieues.

Scène III

Les mêmes. Entrent précipitamment Pierre et Jean Peuquoy,
trois ou quatre autres bourgeois, Martin-Guerre, Gabriel.

LE ROI

Ah !... approchez, mes amis.

PIERRE et JEAN

Le roi !

PIERRE, troublé, à Jean

Eh bien... la chose... tu l'as... donne-la donc...

JEAN, à Pierre, lui remettant des clefs

Mais le plat... vous avez le plat, vous.

LE ROI

Oh ! parlez ! parlez vite !

PIERRE, un genou en terre, présente au roi
des clefs sur un plat de vermeil

Sire, ces clefs... Sire, l'émotion... Sire, je suis Français, bon Français...

LE ROI

Oui, et si bon Français, l'ami, Français si ému, que l'on ne comprend rien à ta harangue. – Allons ! aidez-le, vous, Martin-Guerre.

MARTIN-GUERRE

Moi, sire ?... Eh bien, les clefs que Pierre Peuquoy offre et présente à Votre Majesté, ce sont les clefs de votre bonne ville de Calais.

TOUS

De Calais !

MARTIN-GUERRE

Oui, Calais, repris en quatre jours, est à la France maintenant et à jamais.

LE ROI

Ah ! nous pouvons donc ressusciter aujourd'hui le vieux cri des anciennes passes d'armes : Louange à Dieu, joie à la France !

TOUS

Joie à la France !

LE ROI

Et à présent, Martin-Guerre, nommez-nous celui qui a été le bras de cette merveilleuse entreprise.

MARTIN-GUERRE

Les deux bons et robustes bras de l'entreprise, les voilà, sire : c'est Pierre Peuquoy l'armurier et Jean Peuquoy le tisserand.

LE ROI

Mais alors celui qui a été la tête ?

MARTIN-GUERRE

Sire, c'est notre grand et illustre capitaine, le duc François de Guise.

LE ROI

Mais enfin, dites donc qui a conçu le plan, trouvé les moyens, réalisé l'idée.

MARTIN-GUERRE, montrant Gabriel

Celui-là, le voici. C'est à Votre Majesté de le nommer.

TOUS

Le vicomte d'Exmès !

LE ROI

Non pas le vicomte d'Exmès, le vicomte de Montgomery ! (Rumeurs d'étonnement.) Oui, messieurs, le vicomte de Montgomery : ce qui signifie que le comte de Montgomery est vivant encore. (À Gabriel.) Pour racheter et délivrer votre père, monsieur, vous aviez accepté, vous avez accompli deux conditions héroïques, et vous avez gagné deux fois votre sublime récompense.

GABRIEL

Oh ! sire !...

LE ROI

Ne vous effrayez pas si, pour un prix nouveau, je vous propose une condition nouvelle ; celle-là ne sera ni longue ni difficile à remplir : c'est de toucher notre écusson, et de rompre avec nous la dernière lance de cette journée.

GABRIEL

Un tel honneur !

LE ROI

Oh ! vous allez le justifier : Dieu combat si visiblement avec vous qu'on peut vous assurer d'avance de la victoire.

GABRIEL

Non pas contre vous, sire.

LE ROI

Surtout contre moi. (À Diane de France.) Reine du tournoi, vous remettez vous-même le prix au vainqueur.

DIANE DE FRANCE

Sire, il y a bien des chances pour que cette bague revienne à Votre Majesté.

LE ROI, portant à ses lèvres la main de Diane
Soyez tranquille, mignonne ! nous réservons en ce cas à notre adversaire un autre don plus précieux.

DIANE DE FRANCE

Mon généreux père !...

GABRIEL

Majesté !...

LE ROI

Je veux, cette fois, monsieur, dépasser mes promesses ; je veux que vous soyez content... pour être content moi-même. Et maintenant, allez, allez vous armer vite. (Gabriel s'incline et sort.)
Mon cheval. – Martin-Guerre !... Eh bien, ami, tu ne veux donc, sous aucune forme, accepter ta part ?

MARTIN-GUERRE

Ma part ? Ah ! Sire, vous savez celle que j'attends : elle est aussi grande et aussi belle que puisse la donner un souverain de ce monde !

LE ROI

Et, quand tu l'auras, crois-tu que je serai quitte ?

MARTIN-GUERRE

Oui, je le crois.

LE ROI

Mais le prisonnier, dira-t-il comme toi, lui ?

MARTIN-GUERRE

Sire, je l'espère.

LE ROI, pensif

Reste donc Dieu ! – Allons ! ami, viens, viens avec moi. J'ai hâte de m'acquitter, et tu vas voir que je suis prêt. Viens.

(Il remonte vers la lice avec Martin-Guerre.)

Diane de France et tous les assistants sortent avec eux.)

Scène IV

Diane de Poitiers, seule, puis le connétable.

DIANE DE POITIERS, à elle-même

Pas un mot, pas un regard pour moi ! Ah ! nous sommes bien

véritablement perdus, si le connétable... (Entre le connétable par la gauche.) Ah ! eh bien ?

LE CONNÉTABLE

Tout doit être fait.

DIANE DE POITIERS

Vous avez vu le prisonnier ?

LE CONNÉTABLE

J'ai vu le gouverneur de la prison.

DIANE DE POITIERS

Mais le prisonnier ?

LE CONNÉTABLE

J'ai donné des ordres...

DIANE DE POITIERS

Le prisonnier ? le prisonnier ?

LE CONNÉTABLE

On a dû descendre dans son cachot.

DIANE DE POITIERS, avec un cri de colère

Ah ! vous n'y êtes pas descendu vous-même !

LE CONNÉTABLE

Diane... je n'ai pas osé !

DIANE DE POITIERS

Allons ! j'aurai donc seule encore toute l'audace ! – Venez, je vais de ce pas droit au roi. (Elle se dirige vers la portière de droite.)

MARTIN-GUERRE, paraissant sur le seuil

Pardon, madame ! j'ai ordre de garder cette entrée.

Scène V

Diane de Poitiers, le connétable, Martin-Guerre.

LE CONNÉTABLE

Qui ose barrer le chemin à madame Diane de Poitiers ?

DIANE DE POITIERS

Qui donne ici des ordres, si ce n'est le connétable ?

MARTIN-GUERRE

Eh ! mais d'abord le roi, je pense.

DIANE DE POITIERS

C'est au roi que je veux parler.

MARTIN-GUERRE

Oui, pour le séduire encore au parjure ! Mais prenez garde ! le roi, Dieu merci, ne voudra même pas vous entendre.

DIANE DE POITIERS

Que je prenne garde, moi ! on a quelquefois peur de Diane de Poitiers, mais Diane de Poitiers a rarement peur. Ah ! vous vous appuyez sur le roi, aveugles que vous êtes ! et vous oubliez que le roi m'aime. Il y a des années qu'il m'aime, il m'aimera jusqu'à son dernier soupir. Et, vraiment ! je plains l'insensé qui osera me faire obstacle tant que Henri II sera vivant, tant que battra ce cœur qui ne bat que pour moi.

MARTIN-GUERRE

Oh ! vous vous méprenez, madame , ce n'est pas sur le roi que nous nous appuyons. Le roi ! mais tout ce que nous avons fait a été fait sans lui et malgré lui. Et pourtant vous vous figurez bien que nous n'étions pas tout à fait seuls. Songez à cela, et parlez moins haut, je vous y engage. Je vous trouve souverainement imprudente de vouloir raisonner avec le châtimement. Jour de Dieu ! quand vous voyez luire l'éclair, vous devriez y regarder à deux fois avant de provoquer la foudre.

DIANE DE POITIERS

Faites place ! je ne sais pas ce que c'est que de reculer devant des fantômes.

MARTIN-GUERRE

C'est que vous n'en avez jamais vu.

Scène VI

Les mêmes.

Apparaît au seuil de droite Montgomery, barbe et cheveux blancs, pâle, voûté, chancelant, enveloppé d'une longue tunique de velours noir. Martin-Guerre court à lui et le soutient.

DIANE et LE CONNÉTABLE, reculant terrifiés

Dieu !

MARTIN-GUERRE

Oh ! rassurez-vous ! mon seigneur ne vient pas pour voir ses bourreaux. Seulement, rangez-vous, pour qu'il voie son fils. (Le grand rideau du fond s'ouvre dans toute sa largeur. La lice apparaît. Les trompettes sonnent.) Et votre fils, monseigneur, tenez, le voilà qui court une lance contre le roi, et d'autant plus fier et plus heureux qu'il sait que son père le regarde.

(Fanfare. Le roi et Gabriel, armés en tournoi, passent sur leurs chevaux caparaçonnés. À la première rencontre, ils se saluent de la lance ; à la seconde, ils rompent leurs lances tous deux.)

MARTIN-GUERRE

Les deux lances rompues ! jeu égal !

(Nouvelle fanfare. Troisième rencontre des deux cavaliers. Cette fois, Gabriel atteint avec le tronçon le casque du roi, qui se brise. Le roi jette un cri et tombe à la renverse sur la croupe de son cheval.)

LE CONNÉTABLE

Ah ! le roi atteint au front ! renversé ! blessé !

DIANE DE POITIERS

Dieu ! s'il est mort, sa mort me tue !

Scène VII

La tente se remplit de la foule éperdue de tous les assistants.

On porte le roi sur un lit de repos.

DIANE DE FRANCE

Mon père !... mon Dieu ! est-il donc tué ?...

LE ROI, se soulevant

Monsieur de Montgomery ! êtes-vous là ? (Tous s'écartent devant Montgomery, qui, appuyé sur Martin-Guerre, marche au roi.)
Comte, je meurs, me pardonnez-vous ?

MONTGOMERY, s'inclinant

Sire, je vais mourir, pardonnons-nous l'un à l'autre.

LE ROI

Ma fille... votre main... Gabriel... (Il met la main de Diane dans

celle de Gabriel désespéré.) Ne vous désolez pas : ce n'est pas vous qui avez frappé. Je te reconnais, souveraine justice ! (Il meurt.)

MARTIN-GUERRE

Reçois-le, souveraine clémence !